

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VII.

No. 15.

Prix du numéro, 7 centins. — Annonces, la ligne, 5 centins.  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 13 AVRIL 1876

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces : Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal. — GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

## SOMMAIRE

Revue Européenne. — Nos Gravures : La Vierge et les Anges pleurant sur le corps du Christ ; la nouvelle Chambre des députés à Versailles. — Un nouveau feuillet. — A nos agents et abonnés hors de Montréal. — A nos abonnés de Montréal. — Statistiques. — Vingt mille lieues sous les mers (suite). — Le Parlement Fédéral. — Poésie : Le Calvaire oublié. — Owen O'Sullivan et ses souvenirs (suite). — L'Exposition universelle de Philadelphie. — Nouvelles générales. — Le Brandon de Discorde, ou le Massacre de Lachine (suite et fin). — Culture de la betterave. — Le jeu de dames. — Prix du marché de détail de Montréal.

GRAVURES : La Vierge et les Anges pleurant sur le corps du Christ ; La nouvelle Chambre des députés au palais de Versailles.

## REVUE EUROPEENNE

Maintenant que les élections françaises sont terminées, que la question d'Orient est à peu près ajournée, ce dont on parle le plus dans les journaux d'Europe, c'est la grande exposition de Philadelphie. Les Américains sont devenus à la mode, et pour le quart-d'heure, l'emportent sur les Russes. Du reste, il y a longtemps que les colonies de ces deux pays éclipsent dans le monde parisien toutes les autres y compris celle de l'Angleterre. Le premier Napoléon avait dit que l'Europe serait républicaine ou cosaque, mais il n'avait pas prévu que Paris serait à la fois *yankee* et *russe* après avoir failli être prussien.

Le théâtre suit la mode, quand il ne la donne pas, et les trois pièces qui ont le plus fait courir tout Paris, suivant l'expression reçue, ont été, cet hiver, deux drames américains et un drame russe.

Disons d'abord un mot de ce dernier, qui est le premier par sa date. Les *Danicheff*, joués à l'Odéon sous le nom de M. Pierre Neuski, ont eu, paraît-il, plus que la collaboration de M. Alexandre Dumas, fils. Ce qui a fait sensation dans cette pièce, c'est surtout un récit de chasse où un diplomate français, en grand danger d'être dévoré par un ours, est sauvé par un Russe. On y a vu une allusion politique et l'on a applaudi à outrance. Voici, du reste, par quelle singulière comparaison toute gastronomique un critique, M. Paul de St. Victor, rend compte du succès étonnant qu'ont obtenu les *Danicheff* : "Cela dérange un peu nos routines, cela varie la monotonie de nos menus parisiens. C'est comme un dîner moscovite, avec sa soupe froide de poissons, son pain de seigle noir, ses plats de caviar, ses jambons d'ours, ses sterlets du Volga, ses chopos de kuass, ses flacons de cummin. Quelques rasades de vins de Champagne et de Bordeaux versés entre deux services, y figurent l'esprit français fourni par le collaborateur. Mais la saveur remportée de ce beau repas n'en est pas moins franchement exotique ; on a diné en plein Paris dans un donjon de l'Ukraine ou dans un vieux palais de Moscou."

C'est M. Dumas seul qui est l'auteur de l'*Etrangère*, qui aurait pu aussi bien être appelée les *Américains en France*. Héritier de la verve féconde de son père, il a voulu se faire une morale pour son compte qui, sans être meilleure, est plus dangereuse encore parce qu'elle a la prétention de se faire prendre au sérieux. L'*Etrangère* est, comme la *Dame aux Camélias*, une thèse sociale ou anti-sociale ; elle est cependant un peu moins déplorable à certains égards que celles qui l'ont précédée. Au reste, comme dans les *Danicheff*, c'est surtout la couleur locale qui a fait le succès. "Febvre, l'acteur chargé du personnage de Clarkson, a été, dit M. Gail-

lardet, le plus fêté de tous, parce qu'il a le meilleur rôle. C'est un homme pratique, carré dans ses allures, et, de plus, honnête. Febvre l'a composé avec art. Il est Américain de pied en cap. La barbe de bison, le col rabattu, le chapeau mou, les bottines lacées à œillets de cuivre, le costume simple, uniforme, le cigare qu'il s'apprête à fumer dans le salon de son ex-femme, mais qu'il éteint sur les observations de celle-ci sans le remplacer par une chique, tout représente un Américain de l'Ouest au naturel et sans l'exagération qui était à craindre. Auteur et acteur ont su éviter cet écueil."

La troisième pièce, les *Chevaliers de la Patrie*, a pour auteur M. Albert Delpit, Louisianais, qui a déjà essayé de plusieurs genres et qui s'est fait un nom à Paris. Deux des principaux personnages sont Français. Ils s'y trouvent mêlés aux épisodes de la guerre du Sud et à des figures historiques que M. Delpit ne se fait pas faute d'amener sur la scène. L'auteur ne ménage pas les grands effets. On incendie, on se bat, on assassine, on enlève, on essaie d'enlever Lincoln ; il y avait même paraît-il, une scène où Booth le tuait au théâtre comme dans l'histoire ; mais la censure l'a supprimée. A-t-elle craint la *fièvre imitative*... et que quelque cerveau brûlé ne vint à répéter sur le maréchal MacMahon le rôle de Booth, comme Booth lui-même avait reproduit au détriment de Lincoln celui de Brutus qu'il jouait au théâtre ? Du reste, le bon goût se serait joint à la prudence de cette suppression, qui laissait encore dans la pièce assez d'autres spectacles, changements à vue et autres belles inventions de la décadence théâtrale : telle qu'une course entre deux steamboats, une scène d'élections, une représentation de *Christy minstrels* et des danseuses de *bamboula* dans le camp des Sudistes.

Le Clarkson est un millionnaire fictif ; Stewart, un véritable millionnaire, vient de faire beaucoup parler de lui à Paris en achetant, au prix de 300,000 francs, un tableau de Meissonnier. Il est vrai que ce Mécène se propose de rentrer dans ses fonds, en exhibant son acquisition de ville en ville.

Si nos voisins s'imposent ainsi de toutes les manières à l'attention du public européen, notre Canada obtient aussi de temps à autres une mention honorable.

L'*Univers* contenait dernièrement une analyse de la conférence faite au cercle catholique de Paris par M. le juge Routhier, qu'il appelle "un Français d'avant 89," et dans le même temps, l'*Instruction Publique* publiait des articles de M. Cucheval sur le dernier poème de M. Lemay : *Les Vengeances*.

Après avoir fait la part de la critique, l'écrivain fait les réflexions suivantes qui ne manqueront point de plaire à nos lecteurs :

Si le souffle, la vigueur font trop souvent défaut à M. Lemay, on peut louer en lui, comme chez tous les poètes canadiens, l'harmonie des vers, l'élevation des idées, la fraîcheur des impressions. Les descriptions sont heureuses ; aussi le nombre en est grand, trop grand peut-être.

Nous aimons mieux insister sur le côté français de l'ouvrage, sur les usages qui rappellent notre pays, et qui sont conservés là-bas précieusement ; enfin, sur des mots nouveaux, introduits dans notre langue par les Canadiens.

Sous ce dernier rapport, la moisson est moins abondante que nous ne l'avions pensé. A peine quelques mots sentent-ils le terroir. Il y a certainement plus d'expressions locales chez nos poètes modernes. Il est vrai que c'est chez eux

un procédé prémédité et voulu. Sans quitter le boulevard Montmartre, on chante la nature, et pour faire illusion au lecteur, on amène adroitement quelques expressions provinciales. Nos Canadiens au contraire, qui brûlent de paraître des Français de France, repoussent soigneusement ces mots du terroir que nous avouons avoir cherchés avec intérêt, mais inutilement, dans leurs œuvres. Nous n'avons rencontré que quelques expressions qui ont échappé à M. Lemay, bien malgré lui, nous en sommes sûrs... (1)

Tout cela se retrouve en France, et nos paysans pourraient, sans prendre des leçons, jouer au *quatre-sept* avec François Boivin, Bidaud, Vidal, Beaudet.

C'est avec intention que nous citons les quatre amis que l'on nous montre jouant une partie de *quatre-sept*, à cause de la physionomie si française de leurs noms. Nous avons de même reproduit plus haut un passage où l'auteur énumère les jeunes gens qui viennent fêter la Sainte-Catherine chez Lozet. Leurs noms sentent la roture, mais ils sont bien français. Tels sont encore Philomène Lacroix, Elisée Houde, Barreau, Darveau, Moreau, Cazeau, Olivier Bélanger, Bellune, Charland, Turcotte, Xavier Déry, Octave Hamel. Quoique nous soyons en Canada, nous sentons que nous sommes toujours en terre française.

C'est là en effet, pour nous, un des côtés les plus attachants de ce poème. C'est une œuvre française composée au Canada par un Canadien-Français. Ainsi donc, il y a au delà des mers, dans une contrée soumise à l'autorité anglaise, une jeune nation née de nous-mêmes, qui parle, écrit notre langue et cultive notre littérature. Ces rameaux détachés de la vieille souche gauloise, transplantés sous un ciel étranger, ont donné naissance à de nombreux et vigoureux rejetons. Aujourd'hui que ces quelques milliers de colons, abandonnés à eux-mêmes, sont devenus une nation nombreuse, libre, indépendante en fait, ils se rappellent à nous par des œuvres littéraires françaises d'inspiration, françaises de cœur et de sentiment. Ils s'appliquent aux lettres avec ardeur, ils imitent nos maîtres anciens et ceux que leur éloignement rend égaux aux anciens, c'est-à-dire Victor Hugo, Lamartine, Alfred de Musset, n'y ayant guère de différence pour le public, comme dit Racine à propos de Bajazet, entre "ce qui est à mille ans de lui, et ce qui en est à mille lieues." Ils marchent encore sur nos traces ; mais à la vue de l'admirable développement que cette population française prend au Canada, qui peut savoir si cette jeune nation n'arrivera pas bientôt à son épanouissement littéraire, si même le jour où notre France fatiguée, commencera à se sentir épuisée par tant de siècles de production incessante, elle ne sera pas heureuse de revivre en une race vigoureuse, pleine de sève et d'ardeur, et ne s'enorgueillira pas d'admirer : "*novas frondes et non sua poma.*"

Du reste, ne soyons pas trop jaloux de l'éclat que l'exposition de Philadelphie va jeter sur nos voisins, il est impossible qu'il ne s'en reflète pas quelque chose sur nous. La Commission canadienne travaille activement, et il est à espérer que nous y serons bien représentés. Indépendamment de cela, il est probable qu'un grand nombre d'Européens distingués ne voudront point repasser l'Atlantique sans avoir vu cette nouvelle Puissance qui se forme sur les bords du Saint-Laurent et des grands lacs et qui s'étend déjà de l'un à l'autre océan, "ce géant-enfant qui, comme le disait dernièrement un écrivain américain, n'a plus qu'à couper les cordons de tablier de l'Allegiance (2)."

La rumeur que nous avons mentionnée dans une de nos revues précédentes, au sujet du prince impérial, ne paraît pas devoir se confirmer : il ne viendra pas en Amérique ; il est, au contraire, parti pour l'Allemagne avec sa mère, qui est, assurément, tout à fait rétablie, après une maladie très-sérieuse et inquiétante. La reine Victoria a pris elle-même ce chemin et son

(1) M. Cucheval se trompe. Les expressions canadiennes employées par M. Lemay ne lui ont point échappé, et il a bien eu l'intention de faire de la couleur locale, seulement il a eu le soin de ne pas en abuser.

(2) Wm. Howells. *Their wedding Journey*. Boston, 1873

départ pendant une session du Parlement a été le sujet d'une interpellation dans la Chambre des Communes. M. Disraeli a répondu le plus tranquillement du monde que c'était une affaire toute personnelle, et que toutes les mesures avaient été prises pour que le service public n'en souffrit en aucune manière. On est loin du temps où l'absence du souverain, hormis que ce fût à la tête des armées, était l'équivalent d'une abdication !

Cette promenade de la reine coïncide avec le retour du prince de Galles, qui est attendu très-prochainement. Il a vu bien des choses merveilleuses dans son voyage, et il rapporte de magnifiques présents, échantillon des richesses et du goût artistique des princes tributaires du nouvel empire. Comme pour le consoler de ne point posséder autant de diamants que tous ces nababs, on a publié dernièrement un état des pierreries qui figurent sur le diadème que le prince devra porter un jour. La couronne d'Angleterre a son histoire et sa statistique, et voici le résumé d'un long article qui lui est consacré. Elle fut refaite en 1838 avec les matériaux de l'ancienne couronne, auxquels de nouvelles pierreries furent ajoutées. Elle pèse 1239 grammes, et comprend un très-gros rubis, un très-gros saphir, 16 autres saphirs, 11 émeraudes, 4 rubis de moyenne grandeur, 147 diamants taillés en tables, 1363 brillants, 1273 roses (en tout 2773 diamants), 4 grosses perles en forme de poires et 273 autres perles. Le gros rubis fut donné par Don Pedro, roi de Castille, au prince Noir après la bataille de Najera, en 1367. Henri V d'Angleterre le portait sur son casque à la bataille d'Azincourt.

Le *bill* des nouveaux titres, comme on l'appelle, est passé non sans opposition, et des motions doivent être faites dans les deux Chambres pour prier la reine de ne point prendre le titre d'Impératrice de l'Inde. M. Lowe, qui dirigeait l'opposition à cette mesure, dans la Chambre des Communes, a formulé trois objections. La première, c'est que le titre d'Empereur, d'après Blackstone, signifiant un monarque absolu, ne s'applique pas plus à la reine pour l'Inde que pour les autres possessions de l'Amérique ; la seconde, c'est qu'il n'est pas prudent pour elle de prendre un titre que des guerres ou des révoltes pourraient la forcer d'abandonner plus tard, enfin, la troisième, c'est que les autres grandes possessions, comme le Canada et l'Australie, auront le droit de se plaindre de cette préférence. Aucune de ces raisons n'est bien forte ; mais la dernière est peut-être la moins mauvaise. On l'a réfutée cependant en disant que si ces deux colonies le désiraient, il n'y aurait rien de plus facile que de les nommer à la suite de la Grande-Bretagne et de l'Irlande. Le titre royal serait alors comme suit : "Reine du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, du Canada et de l'Australie, et Impératrice de l'Inde."

La seconde objection a dû faire sourire les diplomates russes, qui mieux que personne sont en état d'en connaître la valeur. La Russie vient de compléter l'annexion du Kohkand ; elle s'avance toujours dans l'Asie centrale.

M. Disraeli a eu une facile victoire dans la discussion au sujet de l'achat des parts du Khédive : il a déclaré carrément que ce n'était pas une affaire commerciale, mais un acte de haute politique. Répondant à

l'objection que les parts cédées n'apportent pas un droit de vote proportionné à leur coût, le premier ministre a dit assez fièrement que ce n'était pas le nombre des voix, mais la *qualité* de celui qui les possédait, qui en pareille rencontre était le plus important. Enfin, il a provoqué les applaudissements de la Chambre lorsqu'il a dit que l'Angleterre voulait en finir avec cette politique toute d'argent, et que bien loin de trouver que l'Empire était trop vaste, il était de ceux qui n'auraient aucune objection à l'agrandir encore si l'occasion s'en présentait. *England is sick of the silver streak.* Enfin, comme on se plaignait de ce que l'on avait emporté l'opinion publique d'assaut "Tant mieux, a-t-il dit, pour l'opinion publique, elle a vu mieux et plus vite que vous."

Ces paroles sont sur un bien autre ton que celles que l'on a coutume d'entendre depuis trop longtemps. Des articles comme ceux du *Times*, qui semblent vouloir couper sans cérémonie les cordons dont parle M. Howell, ne nous avaient pas habitués à tant de sollicitude pour l'intégrité de l'empire. Ce n'est certainement point le Canada qui s'en plaindra, car il sera bien longtemps encore avant de pouvoir se passer de la protection de l'Angleterre.

Nos lecteurs se rappellent que nous leur avons parlé de la somme que la reine se proposait de donner pour les fortifications de Québec. Un des membres du gouvernement, dans un discours rempli du meilleur esprit, a annoncé que l'on proposerait un vote de *deux cents louis sterling* pour cet objet. S'il n'y a pas là quelque *coquille* télégraphique ou typographique, ce discours valait certainement mieux que sa conclusion pratique. Deux cents louis pour témoigner du désir que l'on a de retenir cette colonie, c'est magnifique... *et pas cher!*

Deux nouvelles revues viennent de paraître en Angleterre, l'une est le *Langham Magazine*; l'autre, *The International Review*. Comme son nom l'indique, cette dernière publication contiendra des écrits des savants des différentes parties du monde. L'Allemagne, les Etats-Unis et le Canada sont représentés dans la première livraison, où se trouve un article du Principal Dawson, de Montréal.

Les lettres anglaises ont fait dernièrement une perte très-sensible dans la personne de M. John Forster, que quelques journaux ont confondu avec le très-hon. William Forster, vice-président du comité du Conseil privé sur l'éducation. Très-connu par des ouvrages historiques, et surtout par des biographies, M. Forster était l'un des critiques les plus éminents parmi ceux qui contribuaient à la rédaction de la *Quarterly Review* et de la revue d'Edinburgh. Il était l'ami intime de Dickens, dont il avait publié dernièrement la biographie. Il était né en 1812.

L'Académie française se dégarnit plus vite qu'elle ne se remplit; depuis quelques années, il y a toujours deux ou trois fauteuils vacants à la fois. M. de Carné n'a pas encore été remplacé, et à peine M. John Lemoine, qui succède à Jules Simon, venait-il de prononcer son discours de réception, que les journaux annonçaient la mort de M. Patin, secrétaire perpétuel de cet illustre corps, et comme tel successeur du célèbre Villemain. M. Patin était né en 1793; il fut nommé professeur de poésie latine à la faculté des lettres en 1833. Ses principaux ouvrages sont des études sur les tragiques et sa charmante traduction d'Horace.

En même temps, une autre section de l'Institut vient de perdre une de ses illustrations, M. Ambroise-Firmin Didot, chef de cette grande maison d'imprimerie et de librairie qui date des premières années du 18<sup>e</sup> siècle. Comme les Alde et les Etienne d'autrefois les Didot ont été à fois des savants, des littérateurs des bibliophiles et des imprimeurs célèbres.

Il était le fils de Firmin Didot, qui, le premier, fit des éditions stéréotypes (1797) et petit-fils de Firmin Ambroise Didot, le fondateur de cette célèbre maison, que l'on pourrait appeler Didot l'ancien, comme on dit Alde l'ancien. Né en février 1790, M. Didot était âgé de 86 ans. Les grandes

publications qu'il a dirigées sont trop nombreuses pour que nous puissions les mentionner ici. Les plus célèbres sont les monuments de l'Égypte et de la Nubie, le Voyage dans l'Inde de Jacquemont, la grande collection des classiques latins avec traduction françaises par M. Nisard; l'Univers pittoresque, la Nouvelle Biographie générale.

M. Didot était lui-même connu comme savant et écrivain par une traduction de Thucydide, par des notices sur les Alde, les Etienne et les Elzevirs, et une foule d'autres travaux littéraires et scientifiques. Ses études s'étaient surtout portées sur la langue grecque; le *Thesaurus lingue Græcæ* d'après Henry Etienne, lui a fait également honneur comme savant et comme typographe. En 1816, il fit un voyage scientifique en Grèce et dans l'Asie mineure qui dura deux ans; il s'était épris d'amour pour la Grèce moderne et fut au nombre de ses plus zélés défenseurs. Il avait fait cadeau à la ville de Chios, d'une belle bibliothèque qui fut détruite par les Turcs. Aussi le chargé d'affaires de Grèce figurait-il à ses funérailles parmi les orateurs. Plusieurs discours y furent prononcés, comme c'est l'usage en France; le plus important fut celui de M. de Wailly.

A ce sujet, un journal fait les réflexions suivantes: "A Sorel et au Mesnil, les colonies ouvrières qu'il a créées ne perdront jamais le souvenir de sa paternelle et bienfaisante administration. "C'est un brave homme de moins!" nous disait, les larmes aux yeux, un ancien serviteur de la famille. Ce cri du cœur n'est pas moins honorable pour sa mémoire que les éloges académiques prononcés aujourd'hui sur sa tombe." P. C.

Québec, 6 avril 1876.

#### NOS GRAVURES

**La Vierge et les Anges pleurant sur le corps du Christ.**—Joseph d'Arimatee a déposé sur les genoux de la divine mère le cadavre de son Fils bien-aimé. De sanglant qu'il était lorsqu'on le détacha de la croix, il est devenu blanc comme la cire. De pieuses mains en ont fait l'ablution, et l'ont arrosé de précieux parfums. Le suaire de lin, pur et neuf, ne l'a pas encore recouvert de ses plis plastiques, et la mère des douleurs contemple ce qui lui reste de son Fils et de son Dieu. Perdre un enfant, c'est un chagrin bien poignant; mais que cet enfant réunisse, même humainement parlant, tout ce qu'une mère peut concevoir et désirer en lui de perfection; que depuis sa plus tendre enfance, elle ait admiré pendant trente ans le développement d'une sagesse et d'une bonté sans exemple; qu'elle l'ait vu d'abord adoré de la foule, puis trahi, conspué, flagellé, percé d'épines et de clous, expirant d'une mort ignominieuse, et qu'elle ait su tout ce temps que ce fils était son Dieu, et qu'elle pouvait se livrer à toute l'adoration de son cœur maternel! Oh! alors, quelle douleur n'a-t-elle pas dû ressentir en recevant sur ses genoux ce corps divin? Et si un ange vint soutenir le fils dans son agonie, n'en est-il venu aucun consoler la mère? Les anges étaient là sans doute, et partageaient, ou du moins soulageaient cette immense douleur. Nous ne sentons que trop notre indignité et notre incapacité pour tenter d'approfondir un sujet si sublime et si plein de mystères. Les offices solennels de la sainte Eglise, les prédications éloquentes, les lectures pieuses dont tout chrétien profite pendant la grande semaine qui précède Pâques, serviront mieux que notre plume à faire comprendre et goûter la beauté et le sens du tableau de Francia, que nous offrons aujourd'hui aux abonnés de *L'Opinion Publique*. G. E. D.

**La nouvelle Chambre des députés à Versailles.**—Tout a été dit sur la nouvelle salle des séances de l'Assemblée législative de Versailles, définitivement et officiellement dénommée Chambre des députés; nous n'avons donc plus qu'à introduire le public dans l'enceinte de ce petit palais, enchâssé dans le plus grand qui soit au monde, que le talent et l'habileté d'un ar-

chitecte homme de goût — nous avons nommé M. Edmond de Joly — a fait surgir, en quelques mois, d'une cour où l'herbe poussait. C'était une œuvre gigantesque, pour arriver à heure fixe et pour que la nouvelle salle ne jurât pas trop avec les splendeurs qui lui servent de cadre. Au moment où nous écrivons ces lignes, les élus en prennent pourant possession, sans avoir à en essayer la peinture, et sans qu'il y manque un coupe-papier. On verra par la gravure que nous en donnons que l'œuvre moderne, quoique appropriée à des besoins modernes, le palais de tout le monde en un mot, n'est pas mal à l'aise du tout dans le palais du grand roi. La colonnade qui domine et encadre les tribunes supporte, dans d'élégantes proportions, un riche plafond très-artistiquement orné et très-heureusement découpé par le passage de la lumière naturelle ou artificielle. On remarquera l'heureux choix qui a été fait par M. de Joly, dans le musée de Versailles, pour orner le côté de la salle où est la tribune. C'est le tableau de Couderc représentant *Louis XVI ouvrant les Etats généraux*. De chaque côté sont, ou seront, les statues de la *Concorde* et de la *Sécurité*, que nous avons dessinées d'après les esquisses du statuaire. Enfin les portes, qui sont surmontées de cadrons, de chaque côté de la tribune, sont celles qui donnent accès aux députés pour aller occuper, sans gêne ni confusion, grâce à leur intelligente disposition, les cinq cent trente sièges échelonnés sur seize travées séparées. Quant au couloir qui file autour de la salle, on sait que, grâce à la suppression d'une cloison formée de panneaux mobiles, on peut y trouver trois cents places de plus, pour le cas prévu par la constitution où les deux chambres auront à se réunir. Bref, à tout le luxe que pouvait comporter la nouvelle salle de nos représentants, on a su ingénieusement joindre tous les procédés nouveaux d'éclairage, de chauffage et de ventilation. On dit même que les sièges, placés devant de petits bureaux très-comodes, sont extra-confortables. Puisse tout ce confort apaiser un peu les nerfs toujours trop irritables des différents partis qui vont siéger aujourd'hui. Ce qu'il y a de certain, c'est que si les avis sont partagés sur bien des choses, il n'y aura qu'une voix pour féliciter M. de Joly; que dis-je! il y en aura cinq cent trente, autant que de députés.—*Le Moule Illustré*.

#### UN NOUVEAU FEUILLETON

Nous achevons dans ce numéro l'histoire canadienne intitulée: "Le Brandon de discordes, ou le Massacre de Lachine." Nous en avons entendu dire beaucoup de bien. Nos lecteurs l'ont admirée; ils en ont reçu de l'amusement et de l'instruction. La semaine prochaine, nous en commencerons une autre d'un intérêt au moins égal à celle-ci, et qui se passe également en Canada, et presque de nos jours. Le titre en est: "Rosalba, ou Deux Amours: Episode de la Révolution de 1837." Entre plusieurs tableaux émouvants, cette nouvelle contient une scène de débâcle extrêmement intéressante. Nous en recommandons la lecture à nos amis.

#### A NOS AGENTS ET ABONNÉS HORS DE MONTRÉAL

M. Paul Dumas, déjà si favorablement connu dans nos villes et nos campagnes, partira le lundi de Pâques pour faire, en qualité d'agent général de *L'Opinion Publique*, la visite de nos principales agences. Nous invitons non-seulement nos agents, mais encore nos abonnés à lui prêter main forte pour propager encore davantage notre journal illustré. Malgré son zèle infatigable, notre agent ne pourra faire que peu de progrès, s'il n'est aidé de la bienveillance et des bonnes paroles de nos amis.

Sa mission consistera principalement à examiner et régler les comptes d'agence, collecter les arrérages, placer entre les mains de nos avocats, dans les divers chefs-lieux, les comptes des récalcitrants, et prendre de nouveaux abonnés. Ses démarches ne nuiront en rien à la position ni aux émoluments de nos agents; au con-

traire, M. Dumas ne pourra que leur rendre leur tâche plus facile et plus lucrative. Nous prions en même temps nos abonnés de régler promptement avec nos agents, afin d'abréger la besogne de notre agent-voyageur. La première visite de M. Dumas sera probablement à Québec et Lévis. G. E. D.

#### À NOS ABONNÉS DE MONTRÉAL

Quelques abonnés refusent ou hésitent de payer leurs comptes, sous le prétexte que le terme n'est pas encore échu. Nous attirons l'attention de ceux-là aux conditions imprimées dans *L'Opinion Publique*. L'abonnement est rigoureusement et inviolablement payable d'avance; et si nous ne collectons que dans le milieu du terme, c'est une concession que nous faisons, dont nos abonnés doivent nous savoir gré. Nous espérons n'avoir plus à revenir sur cette question d'argent. C'est un sujet désagréable, et qui ennuie les lecteurs qui ont payé pour lire autre chose. G. E. D.

#### STATISTIQUES

—L'institution des Frères des écoles chrétiennes ne peut suffire aux demandes qui lui arrivent de toutes parts. "Si nous avions deux mille Frères de plus, disait naguère un des supérieurs, ils seraient immédiatement employés." Il en est de même des maisons ecclésiastiques d'instruction secondaire; les diocèses, les ordres religieux n'ont pas assez de sujets pour satisfaire ce besoin d'enseignement catholique qui s'accuse de plus en plus et qui est si consolant pour l'avenir.

L'institut des Frères des écoles chrétiennes compte 15,664 Frères, 6,141 établissements, 396,082 élèves, 590 orphelins, 33,541 adultes.

Il y a en France 8,736 Frères, 1009 établissements, 2,571 orphelins, 31,214 adultes, 3,847 élèves militaires.

Voici le nombre des élèves des principaux districts de leur institut en France: Paris, 51,521; Lyon, 31,802; Nantes, 20,145; Caen et Rouen, 17,049; Cambrai, 16,300; Marseille, 16,148; Avignon, 15,722; Clermont, 15,183; Saint-Omer, 15,145; Bordeaux, 14,203; Toulouse, 13,661.

—Les derniers recensements donnent pour New-York, 1,060,000 habitants; Philadelphie, 800,000; Brooklyn, 507,000; St. Louis, 450,000; Chicago, 410,000; Boston, 340,000; San Francisco, 250,000.

—Voici quelques détails sur le chiffre de volumes possédés par les principales bibliothèques européennes.

La bibliothèque du British Museum, qui en 1848 possédait 735,000 volumes, en compte maintenant 1,600,000. La bibliothèque nationale de Paris, qui avait 824,000 volumes, en a maintenant 2 millions 077,050. La bibliothèque impériale de Saint-Petersbourg a vu le chiffre de ses volumes s'élever de 446,000 à 1,100,000. La bibliothèque royale de Berlin, qui possédait en 1848, 410,000 volumes, en possède maintenant 700,000.

LE CHEMIN DE FER DE QUÉBEC À WISCASSET. —A l'assemblée qui a eu lieu dernièrement à Augusta, Maine, en faveur du chemin de fer de Québec à Wiscasset, le Maire de Québec, dans un discours éloquent et pratique, dit entre autres choses:

"En créant ce chemin, vous traverserez l'une des plus belles sections de la Province de Québec, vous mettant en contact immédiat avec six des plus beaux comtés de l'Etat. Ils renferment 125,000 habitants, d'après le recensement de 1862, et produisent annuellement 3,000,000 de minots de grain et 2,000,000 de minots de végétaux de divers genres; 100,000 tonnes de foin, 3,000,000 de livres de beurre, 2,000,000 de livres de sucre d'érable. Il y a du bétail évalué à \$3,000,000, et il y a 600,000 acres en état de culture."

—Nous apprenons avec peine la mort de la vénérable Sœur Thérèse Céré, dite en religion Sœur Marie-Ananie, décédée le 6 courant, à la Providence de cette ville, dans la 35<sup>e</sup> année de son âge, dont 18 passées en religion.

NEUVAINES.—Les fidèles ont suivi assidûment les exercices de la neuvaine de Saint-François-Xavier, qui ont eu lieu à Notre-Dame. Chaque soir, une foule nombreuse se pressait dans la grande église pour entendre les éloquentes sermons qui y ont été prononcés.

RETRAITE DE PÂQUES AU GÉSŪ.—Dimanche soir, à six heures et demie, s'est faite l'ouverture de la retraite annuelle de l'Union Catholique au GésŪ. Cette retraite se donne aux hommes seulement. On y invite d'une manière spéciale les membres des professions libérales et les étudiants des écoles.

Les exercices ont lieu à sept heures et demie. Confessions tous les soirs après le sermon.

Le Rév. Père Braun donne les instructions, qui sont plus particulièrement adaptées aux messieurs des professions libérales.

Tous ceux qui suivent les exercices ont la faculté de faire leurs Pâques au GésŪ.



La pêche des éponges (p. 172, col. I.)

## VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS

PAR JULES VERNE

## CHAPITRE IV

LA MER ROUGE

Pendant la journée du 29 janvier, l'île de Ceylan disparut sous l'horizon, et le *Nautilus*, avec une vitesse de vingt milles à l'heure, se glissa dans ce labyrinthe de canaux qui séparent les Maledives des Laquedives. Il rangea même l'île Kittan, terre d'origine madréporique, découverte par Vasco de Gama en 1499, et l'une des dix-neuf principales îles de cet archipel des Laquedives, situé entre 10° et 14° 30' de latitude nord, et 69° et 50° 72' de longitude est.

Nous avions fait alors seize mille deux cent vingt milles, ou sept mille cinq cents lieues depuis notre point de départ dans les mers du Japon.

Le lendemain—20 janvier—lorsque le *Nautilus* remonta à la surface de l'Océan, il n'avait plus aucune terre en vue. Il faisait route au nord-nord-ouest, et se dirigeait vers cette mer d'Oman, creusée entre l'Arabie et la péninsule indienne, qui sert de débouché au golfe Persique.

C'était évidemment une impasse, sans issue possible. Où nous conduisait donc le capitaine Nemo ? Je n'aurais pu le dire. Ce qui ne



Voyez-vous là quelque chose (p. 172, col. IV.)

satisfit pas le Canadien, qui, ce jour-là, me demanda où nous allions.

— Nous allons, maître Ned, où nous conduit la fantaisie du capitaine.

— Cette fantaisie, répondit le Canadien, ne peut nous mener loin. Le golfe Persique n'a pas d'issue, et si nous y entrons, nous ne tarderons guère à revenir sur nos pas.

— Eh bien ! nous reviendrons, maître Land, et si, après le golfe Persique, le *Nautilus* veut visiter la mer Rouge, le détroit de Babel-Mandeb est toujours là pour lui livrer passage.

— Je ne vous apprendrai pas, monsieur, répondit Ned Land, que la mer Rouge est non moins fermée que le golfe, puisque l'isthme de Suez n'est pas encore percé, et, le fût-il, un bateau mystérieux comme le nôtre ne se hasarderait pas dans ces canaux coupés d'écluses. Donc, la mer Rouge n'est pas encore le chemin qui nous ramènera en Europe.

— Aussi, n'ai-je pas dit que nous reviendrions en Europe.

— Que supposez-vous donc ?

— Je suppose qu'après avoir visité ces curieux parages de l'Arabie et de l'Égypte, le *Nautilus* redescendra l'Océan indien, peut-être à travers le canal de Mozambique, peut-être au large des Mascareignes, de manière à gagner le cap de Bonne-Espérance.

— Et une fois au cap de Bonne-Espérance ? demanda le Canadien avec une insistance toute particulière.

— Eh bien, nous pénétrons dans cet Atlantique que nous ne connaissons pas encore. Ah ça ! ami Ned, vous vous fatiguez donc de ce voyage sous les mers ? Vous vous blâmez donc sur le spectacle incessamment varié des merveilles sous-marines ? Pour mon compte, je verrai avec un extrême dépit finir ce voyage qu'il aura été donné à si peu d'hommes de faire.

— Mais savez-vous, monsieur Aronnax, répondit le Canadien, que voilà bientôt trois mois que nous sommes emprisonnés à bord de ce *Nautilus* ?

— Non, Ned, je ne le sais pas, je ne veux pas le savoir, et je ne compte ni les jours ni les heures.

— Mais la conclusion ?

— La conclusion viendra en son temps. D'ailleurs, nous n'y pouvons rien, et nous discutons inutilement. Si vous veniez me dire, mon brave Ned : " Une chance d'évasion nous est offerte, " je la discuterais avec vous. Mais tel n'est pas le cas, et, à vous parler franchement, je ne crois pas que le capitaine Nemo s'aventure jamais dans les mers européennes."

Par ce court dialogue, on verra que, fanatique du *Nautilus*, j'étais incarné dans la peau de son commandant.

Quant à Ned Land, il termina la conversation par ces mots, en forme de monologue : " Tout cela est bel et bon, mais, à mon avis, où il y a de la gêne, il n'y a plus de plaisir."

Pendant quatre jours, jusqu'au 3 février, le *Nautilus* visita la mer d'Oman, sous diverses vitesses et à diverses profondeurs. Il semblait marcher au hasard, comme s'il eût hésité sur la route à suivre, mais il ne dépassa jamais le tropique du Cancer.

En quittant cette mer, nous eûmes un instant connaissance de Mascate, la plus importante ville du pays d'Oman. J'admirai son aspect étrange, au milieu des noirs rochers qui l'entourent et sur lesquels se détachent en blanc ses maisons et ses forts. J'aperçus le dôme arrondi de ses mosquées, la pointe élégante de ses minarets, ses fraîches et verdoyantes terrasses. Mais ce ne fut qu'une vision, et le *Nautilus* s'enfonça bientôt sous les flots sombres de ces parages.

Puis il prolongea à une distance de six milles les côtes arabiques du Mahrah et de l'Hadramant, et sa ligne ondulée de montagnes, relevée de quelques ruines anciennes. Le 5 février, nous donnions enfin dans le golfe d'Aden, véritable entonnoir introduit dans ce goulot de Babel-Mandeb, qui entonne les eaux indiennes dans la mer Rouge.

Le 6 février, le *Nautilus* flottait en vue d'Aden, perché sur un promontoire qu'un isthme étroit réunit au continent, sorte de Gibraltar inaccessible, dont les Anglais ont refait les fortifications après s'en être emparés en 1839. J'entrevis les minarets octogones de cette ville qui fut autrefois l'entrepôt le plus riche et le plus commerçant de la côte, au dire de l'historien Edrisi.

Je croyais bien que le capitaine Nemo, parvenu à ce point, allait revenir en arrière ; mais je me trompais, et, à ma grande surprise, il n'en fut rien.

Le lendemain, 7 février, nous embouquions le détroit de Babel-Mandeb, dont le nom veut dire, en langue arabe : " la porte des Larmes. " Sur vingt milles de large, il ne compte que cinquante-deux kilomètres de long, et pour le *Nautilus* lancé à toute vitesse, le franchir fut l'affaire d'une heure à peine. Mais je ne vis rien, pas même cette île de Périn, dont le gouvernement britannique a fortifié la position d'Aden. Trop de steamers anglais ou français des lignes de Suez à Bombay, à Calcutta, à Melbourne, à Bourbon, à Maurice, sillonnaient cet étroit passage, pour que le *Nautilus* tentât de s'y montrer. Aussi se tint-il prudemment entre deux eaux.

Enfin, à midi, nous sillonnions les flots de la mer Rouge.

La mer Rouge, lac célèbre des traditions bibliques, que les pluies ne rafraîchissent guère, qu'aucun fleuve important n'arrose, qu'une excessive évaporation pompe incessamment et qui perd chaque année une tranche liquide haute d'un mètre et demi ! Singulier golfe, qui,



Quelques cabanes de bois ou de roseaux (p. 172, col. IV.)

fermé et dans les conditions d'un lac, serait peut-être entièrement desséché ; inférieur en ceci à ses voisines la Caspienne ou l'Asphaltite, dont le niveau a seulement baissé jusqu'au point où leur évaporation a précisément égalé la somme des eaux reçues dans leur sein.

Cette mer Rouge a deux mille six cents kilomètres de longueur sur une largeur moyenne de deux cent quarante. Au temps des Ptolemées et des empereurs romains, elle fut la grande artère commerciale du monde, et le percement de l'isthme lui rendra cette antique importance que les railways de Suez ont déjà ramenée en partie.

Je ne voulus même pas chercher à comprendre ce caprice du capitaine Nemo qui pouvait le décider à nous entraîner dans ce golfe. Mais j'approuvai sans réserve le *Nautilus* d'y être entré. Il prit une allure moyenne, tantôt se tenant à la surface, tantôt plongeant pour éviter quelque navire, et je pus observer ainsi le dedans et le dessus de cette mer si curieuse.

Le 8 février, dès les premières heures du jour, Moka nous apparut, ville maintenant ruinée, dont les murailles tombent au seul bruit du canon, et qu'abritent çà et là quelques dattiers verdoyants. Cité importante autrefois, qui renfermait six marchés publics, vingt-six mosquées, et à laquelle ses murs, défendus par quatorze forts, faisaient une ceinture de trois kilomètres.

Puis, le *Nautilus* se rapprocha des rivages africains où la profondeur de la mer est plus considérable. Là, entre deux eaux d'une limpidité de cristal, par les panneaux ouverts, il nous permit de contempler d'admirables buissons de coraux éclatants, et de vastes pans de rochers revêtus



Le gigantesque animal soulevait l'embarcation (p. 173, col. II.)

d'une splendide fourrure verte d'algues et de fucus. Quel indescriptible spectacle, et quelle variété de sites et de paysages à l'arrasement de ces écueils et de ces îlots volcaniques qui confinent à la côte lybienne ! Mais où ces arborisations apparemment dans toute leur beauté, ce fut vers les rives orientales que le *Nautilus* ne tarda pas à se rallier. Ce fut sur les côtes du Téhamna, car alors non-seulement ces étalages de zoophytes fleurissaient au-dessous du niveau de la mer, mais ils formaient aussi des entrelacements pittoresques qui se déroulaient à dix brasses au-dessus ; ceux-ci plus capricieux, mais moins colorés que ceux-là dont l'humide vitalité des eaux entretenait la fraîcheur.

Que d'heures charmantes je passai ainsi à la vitre du salon ! Que d'échantillons nouveaux de la flore et de la faune sous-marine j'admirai sous l'éclair de notre fanal électrique ! Des fonges agariiformes, des actinies de couleur ardoisée, entre autres le *Thalassianthus aster*, des tubipores disposés comme des flûtes et n'attendant que le souffle du dieu Pan, des coquilles particulières à cette mer, qui s'établissent dans les excavations madréporiques et dont la base est contournée en courte spirale, et enfin mille spécimens d'un polypier que je n'avais pas observé encore, la vulgaire éponge.

La classe des spongiaires, première du groupe des polypes, a été précisément créée par ce curieux produit dont l'utilité est incontestable. L'éponge n'est point un végétal, comme l'admettent encore quelques naturalistes, mais un animal du dernier ordre, un polypier inférieur à celui du corail. Son animalité n'est pas douteuse, et on ne peut même adopter l'opinion des anciens qui la regardaient comme un être intermédiaire entre la plante et l'animal. Je dois dire, cependant, que les naturalistes ne sont pas d'accord sur le mode d'organisation de l'éponge. Pour les uns, c'est un polypier, et pour d'autres, tels que M. Milne Edwards, c'est un individu isolé et unique.

La classe des spongiaires contient environ trois cents espèces qui se rencontrent dans un grand nombre de mers, et même dans certains cours d'eau où elles ont reçu le nom de "fluviales." Mais leurs eaux de prédilection sont celles de la Méditerranée, de l'archipel grec, de la côte de Syrie et de la mer Rouge. Là se reproduisent et se développent ces éponges fines-douces dont la valeur s'élève jusqu'à cent cinquante francs, l'éponge blonde de Syrie, l'éponge dure de Barbarie, etc. Mais puisque je ne pouvais espérer d'étudier ces zoophytes dans les échelles du Levant, dont nous étions séparés par l'insurmontable isthme de Suez, je me contentai de les observer dans les eaux de la mer Rouge.

J'appelai donc Conseil près de moi, pendant que le *Nautilus*, par une profondeur moyenne de huit à neuf mètres, rasait lentement tous ces beaux rochers de la côte occidentale.

Là croissaient des éponges de toutes formes, des éponges pédiculées, foliacées, globuleuses, digitées. Elles justifiaient assez exactement ces noms de corbeilles, de calices, de quenouilles, de cornes d'élan, de pied de lion, de queue de paon, de gant de Neptune, que leur ont attribués les pêcheurs, plus poètes que les savants. De leur tissu fibreux, enduit d'une substance gélatineuse à demi-fluide, s'échappaient incessamment de petits filets d'eau, qui après avoir porté la vie dans chaque cellule, en étaient expulsés par un mouvement contractile. Cette substance disparaît après la mort du polype, et se putréfie en dégageant de l'ammoniaque. Il ne reste plus alors que ces fibres cornées ou gélatineuses dont se compose l'éponge domestique, qui prend une teinte roussâtre, et qui s'emploie à des usages divers, selon son degré d'élasticité, de perméabilité ou de résistance à la macération.

Ces polypiers adhéraient aux rochers, aux coquilles des mollusques et même aux tiges d'hydrophytes. Ils garnissaient les plus petites anfractuosités, les uns s'étalant, les autres se dressant ou pendant comme des excroissances coralligènes. J'appris à Conseil que ces éponges se pêchaient de deux manières, soit à la drague, soit à la main. Cette dernière méthode, qui nécessite l'emploi des plongeurs, est préférable, car en respectant le tissu du polypier, elle lui laisse une valeur très-supérieure.

Les autres zoophytes qui pullulaient auprès des spongiaires, consistaient principalement en méduses d'une espèce très-élégante ; les mollusques étaient représentés par des variétés de calmars, qui, d'après d'Orbigny, sont spéciales à la mer Rouge, et les reptiles par des tortues *virgata*, appartenant au genre des Chélonées, qui fournirent à notre table un mets sain et délicat.

Quant aux poissons, ils étaient nombreux et souvent remarquables. Voici ceux que les filets du *Nautilus* rapportaient plus fréquemment à bord : des raies, parmi lesquelles les limmes de forme ovale, de couleur brique, au corps semé d'inégales taches bleues et reconnaissables à leur double aiguillon dentelé ; des arnaques au dos argenté, des pastenagues à la queue pointillée, et des bockats, vastes manteaux longs de deux mètres qui ondulaient entre les eaux ; des aolons, absolument dépourvus de dents, sortes de cartilagineux qui se rapprochent du squalé ; des ostracions dromadaires dont la bosse se termine par un aiguillon recourbé, long d'un pied et demi ; des ophidies, véritables murènes à la queue argentée, au dos bleuâtre, aux pectorales brunes bordées d'un liseris gris ; des fiatoles, espèces de stromatées, zébrés d'étroites raies d'or et parés des trois couleurs de la France ; des blémies-garamits, longs de quatre décimètres ; de superbes caraux, décorés de sept bandes transversales d'un beau noir, de nageoires bleues et jaunes, et d'écaillés d'or et d'argent ; des cen-

tropodes, des mulles auriflammes à tête jaune, des scares, des labres, des balistes, des gobies, etc., et mille autres poissons communs aux océans que nous avions déjà traversés.

Le 9 février, le *Nautilus* flottait dans cette partie la plus large de la mer Rouge, qui est comprise entre Souakin sur la côte ouest, et Quonfodah sur la côte est, sur un diamètre de cent quatre-vingt dix milles.

Ce jour-là, à midi, après le point, le capitaine Nemo monta sur la plate-forme où je me trouvais. Je me promis de ne point le laisser redescendre sans l'avoir au moins pressenti sur ses projets ultérieurs. Il vint à moi dès qu'il m'aperçut, m'offrit gracieusement un cigare et me dit :

"Eh bien ! monsieur le professeur, cette mer Rouge vous plaît-elle ? Avez-vous suffisamment observé les merveilles qu'elle recouvre, ses poissons et ses zoophytes, ses parterres d'éponges et ses forêts de corail ? Avez-vous entrevu les villes jetées sur ses bords ?

—Oui, capitaine Nemo, répondis-je, et le *Nautilus* s'est merveilleusement prêté à toute cette étude. Ah ! c'est un intelligent bateau !

—Oui, monsieur, intelligent, audacieux et invulnérable ! Il ne redoute ni les terribles tempêtes de la mer Rouge, ni ses courants, ni ses écueils.

—En effet, dis-je, cette mer est citée entre les plus mauvaises, et si je ne me trompe, au temps des Anciens, sa renommée était détestable.

—Détestable, monsieur Aronnax. Les historiens grecs et latins n'en parlent pas à son avantage, et Strabon dit qu'elle est particulièrement dure à l'époque des vents Étésiens et de la saison des pluies. L'arabe Edrisi, qui la dépeint sous le nom de golfe de Colzoum raconte, que les navires périssaient en grand nombre sur ses bancs de sable, et que personne ne se hasarderait à y naviguer la nuit. C'est, prétend-il, une mer sujette à d'affreux ouragans, semée d'îles inhospitalières, et "qui n'offre rien de bon" ni dans ses profondeurs, ni à sa surface. En effet, telle est l'opinion qui se trouve dans Arrien, Agatharchide et Artémidore.

—On voit bien, répliquai-je, que ces historiens n'ont pas navigué à bord du *Nautilus*.

—En effet, répondit en souriant le capitaine, et sous ce rapport, les modernes ne sont pas plus avancés que les anciens. Il a fallu bien des siècles pour trouver la puissance mécanique de la vapeur ! Qui sait, si dans cent ans, on verra un second *Nautilus* ! Les progrès sont lents, monsieur Aronnax.

—C'est vrai, répondis-je, votre navire avancé d'un siècle, de plusieurs peut-être, sur son époque. Quel malheur qu'un secret pareil doive mourir avec son inventeur !

Le capitaine Nemo ne me répondit pas. Après quelques minutes de silence :

"Vous me parliez, dit-il, de l'opinion des anciens historiens sur les dangers qu'offre la navigation de la mer Rouge ?

—C'est vrai, répondis-je, mais leurs craintes n'étaient-elles pas exagérées ?

—Oui et non, monsieur Aronnax, me répondit le capitaine Nemo, qui me parut posséder à fond "sa mer Rouge." Ce qui n'est plus dangereux pour un navire moderne, bien gréé, solidement construit, maître de sa direction grâce à l'obéissante vapeur, offrait des périls de toutes sortes aux bâtiments des anciens. Il faut se représenter ses premiers navigateurs s'avançant sur des barques faites de planches cousues avec des cordes de palmier, calfatées de résine pilée et enduites de graisse de chiens de mer. Ils n'avaient pas même d'instruments pour relever leur direction, et ils marchaient à l'estime au milieu de courants qu'ils connaissaient à peine. Dans ces conditions, les naufrages étaient et devaient être nombreux. Mais de notre temps, les steamers qui font le service entre Suez et les mers du Sud n'ont plus rien à redouter des colères de ce golfe, en dépit des moussons contraires. Leurs capitaines et leurs passagers ne se préparent pas au départ par des sacrifices propitiatoires, et, au retour, ils ne vont plus, ornés de guirlandes et de bandelettes dorées, remercier les dieux dans le temple voisin.

—J'en conviens, dis-je, et la vapeur me paraît avoir tué la reconnaissance dans le cœur des marins. Mais, capitaine, puisque vous semblez avoir spécialement étudié cette mer, pouvez-vous m'apprendre quelle est l'origine de son nom ?

—Il existe, monsieur Aronnax, de nombreuses explications à ce sujet. Voulez-vous connaître l'opinion d'un chroniqueur du XIV<sup>e</sup> siècle ?

—Volontiers.

—Ce fantaisiste prétend que son nom lui fut donné après le passage des Israélites, lorsque le Pharaon eût péri dans les flots qui se refermèrent à la voix de Moïse :

En signe de cette merveille,  
Devant la mer rouge et vermeille  
Non puis ne surent la nommer  
Autrement que la rouge mer.

—Explication de poète, capitaine Nemo, répondis-je, mais je ne saurais m'en contenter. Je vous demanderai donc votre opinion personnelle.

—La voici. Suivant moi, monsieur Aronnax, il faut voir dans cette appellation de mer Rouge une traduction du mot hébreu "Edrom," et si les anciens lui donnèrent ce nom, ce fut à cause de la coloration particulière de ses eaux.

—Jusqu'ici cependant je n'ai vu que des flots limpides et sans aucune teinte particulière.

—Sans doute, mais en avançant vers le fond du golfe, vous remarquerez cette singulière ap-

parence. Je me rappelle avoir vu la baie de Tor entièrement rouge, comme un lac de sang.

—Et cette couleur, vous l'attribuez à la présence d'une algue microscopique ?

—Oui. C'est une matière mucilagineuse pourpre produite par ces chétives plantules connues sous le nom de *trichodesmies*, et dont il faut quarante mille pour occuper l'espace d'un millimètre carré. Peut-être en rencontrerez-vous quand nous serons à Tor.

—Ainsi, capitaine Nemo, ce n'est pas la première fois que vous parcourez la mer Rouge à bord du *Nautilus* ?

—Non, monsieur.

—Alors, puisque vous parliez plus haut du passage des Israélites et de la catastrophe des Egyptiens, je vous demanderai si vous avez reconnu sous les eaux des traces de ce grand fait historique ?

—Non, monsieur le professeur, et cela pour une excellente raison.

—Laquelle ?

—C'est que l'endroit même où Moïse a passé avec tout son peuple est tellement ensablé maintenant que les chameaux y peuvent à peine baigner leurs jambes. Vous comprenez que mon *Nautilus* n'aurait pas assez d'eau pour lui.

—Et cet endroit ?... demandai-je.

—Cet endroit est situé un peu au-dessus de Suez, dans ce bras qui formait autrefois un profond estuaire, alors que la mer Rouge s'étendait jusqu'aux lacs amers. Maintenant, que ce passage soit miraculeux ou non, les Israélites n'en ont pas moins passé là pour gagner la Terre promise, et l'armée de Pharaon a précisément péri en cet endroit. Je pense donc que des fouilles pratiquées au milieu de ces sables mettraient à découvert une grande quantité d'armes et d'instruments d'origine égyptienne.

—C'est évident, répondis-je, et il faut espérer pour les archéologues que ces fouilles se feront tôt ou tard, lorsque des villes nouvelles s'établiront sur cet isthme, après le percement du canal de Suez. Un canal bien inutile pour un navire tel que le *Nautilus* !

—Sans doute, mais utile au monde entier, dit le capitaine Nemo. Les anciens avaient bien compris cette utilité pour leurs affaires commerciales d'établir une communication entre la mer Rouge et la Méditerranée ; mais ils ne songèrent point à creuser un canal direct, et ils prirent le Nil pour intermédiaire. Très-probablement, le canal qui réunissait le Nil à la mer Rouge fut commencé sous Sésostris, si l'on en croit la tradition. Ce qui est certain, c'est que, 615 ans avant Jésus-Christ, Necos entreprit les travaux d'un canal alimenté par les eaux du Nil, à travers la plaine d'Égypte qui regarde l'Arabie. Ce canal se remontait en quatre jours, et sa largeur était telle que deux trirèmes pouvaient y passer de front. Il fut continué par Darius, fils d'Hystaspe, et probablement achevé par Ptolémée II. Strabon le vit employé à la navigation ; mais la faiblesse de sa pente entre son point de départ, près de Bubaste, et la mer Rouge ne le rendait navigable que pendant quelques mois de l'année. Ce canal servit au commerce jusqu'au siècle des Antonins ; abandonné, ensablé, puis rétabli par les ordres du calife Omar, il fut définitivement comblé en 761 ou 762 par le calife Al-Mansour, qui voulut empêcher les vivres d'arriver à Mohammed-ben-Abdallah, révolté contre lui. Pendant l'expédition d'Égypte, votre général Bonaparte trouva les traces de ces travaux dans le désert de Suez, et, surpris par la marée, il faillit périr quelques heures avant de rejoindre Hadjaroth, là même où Moïse avait campé trois mille trois cents ans avant lui.

—En bien, capitaine, ce que les anciens n'avaient osé entreprendre, cette jonction entre les deux mers qui abrégera de neuf mille kilomètres la route de Cadix aux Indes, M. de Lesseps l'a fait, et avant peu, il aura changé l'Afrique en une île immense.

—Oui, monsieur Aronnax, et vous avez le droit d'être fier de votre compatriote. C'est un homme qui honore plus une nation que les plus grands capitaines ! Il a commencé, comme tant d'autres, par les ennuis et les rebuts, mais il a triomphé, car il a le génie de la volonté. Et il est triste de penser que cette œuvre, qui aurait dû être une œuvre internationale, qui aurait suffi à illustrer un règne, n'aura réussi que par l'énergie d'un seul homme. Donc, honneur à M. de Lesseps !

—Oui, honneur à ce grand citoyen, répondis-je, tout surpris de l'accent avec lequel le capitaine Nemo venait de parler.

—Malheureusement, reprit-il, je ne puis vous conduire à travers ce canal de Suez, mais vous pourrez apercevoir les longues jetées de Port-Saïd après-demain, quand nous serons dans la Méditerranée.

—Dans la Méditerranée ! m'écriai-je.

—Oui, monsieur le professeur. Cela vous étonne ?

—Ce qui m'étonne, c'est de penser que nous y serons après-demain.

—Vraiment ?

—Oui, capitaine, bien que je dusse être habitué à ne m'étonner de rien depuis que je suis à votre bord !

—Mais à quel propos cette surprise ?

—A propos de l'effroyable vitesse que vous serez forcé d'imprimer au *Nautilus* s'il doit se retrouver après-demain en pleine Méditerranée, ayant fait le tour de l'Afrique et doublé le cap de Bonne-Espérance !

—Et qui vous dit qu'il fera le tour de l'Afrique, monsieur le professeur ? Qui vous parle de doubler le cap de Bonne-Espérance ?

—Cependant, à moins que le *Nautilus* ne navigue en terre ferme et qu'il ne passe par-dessus l'isthme...

—Ou par-dessous, monsieur Aronnax.

—Par-dessous ?

—Sans doute, répondit tranquillement le capitaine Nemo. Depuis longtemps, la nature a fait sous cette langue de terre ce que les hommes font aujourd'hui à sa surface.

—Quoi ! il existerait un passage !

—Oui, un passage souterrain que j'ai nommé Arabian-Tunnel. Il prend au-dessous de Suez et aboutit au golfe de Péluse.

—Mais cet isthme n'est composé que de sables mouvants ?

—Jusqu'à une certaine profondeur. Mais à cinquante mètres seulement se rencontre une inébranlable assise de roc.

—Et c'est par hasard que vous avez découvert ce passage ? demandai-je de plus en plus surpris.

—Hasard et raisonnement, monsieur le professeur, et même, raisonnement plus que hasard.

—Capitaine, je vous écoute, mais mon oreille résiste à ce qu'elle entend.

—Ah, monsieur ! *Aures habent et non audient* est de tous les temps. Non-seulement ce passage existe, mais j'en ai profité plusieurs fois. Sans cela, je ne me serais pas aventuré aujourd'hui dans cette impasse de la mer Rouge.

—Est-il indiscret de vous demander comment vous avez découvert ce tunnel ?

—Monsieur, me répondit le capitaine, il ne peut y avoir rien de secret entre gens qui ne doivent plus se quitter."

Je ne relevai pas l'insinuation et j'attendis le récit du capitaine Nemo.

"Monsieur le professeur, me dit-il, c'est un simple raisonnement de naturaliste qui m'a conduit à découvrir ce passage que je suis seul à connaître. J'avais remarqué que dans la mer Rouge et dans la Méditerranée, il existait un certain nombre de poissons d'espèces absolument identiques, des ophidies, des fiatoles, des girelles, des persègues, des joels, des exocets. Certain de ce fait, je me demandai s'il n'existait pas de communication entre les deux mers. Si elle existait, le courant souterrain devait forcément aller de la mer Rouge à la Méditerranée par le seul effet de la différence des niveaux. Je pêchai donc un grand nombre de poissons aux environs de Suez. Je leur passai à la queue un anneau de cuivre, et je les rejetai à la mer. Quelques mois plus tard, sur les côtes de Syrie, je reprenais quelques échantillons de mes poissons ornés de leur anneau indicateur. La communication entre les deux mers était donc démontrée. Je la cherchai avec mon *Nautilus*, je m'y aventurai, et avant peu, monsieur le professeur, vous aussi vous aurez franchi mon tunnel arabe !"

## CHAPITRE V

### ARABIAN-TUNNEL

Ce jour même, je rapportai à Conseil et à Ned Land la partie de cette conversation qui les intéressait directement. Lorsque je leur appris que, dans deux jours, nous serions au milieu des eaux de la Méditerranée, Conseil battit des mains, mais le Canadien haussa les épaules. "Un tunnel sous-marin ? s'écria-t-il, une communication entre les deux mers ! Qui a jamais entendu parler de cela ?

—Ami Ned, répondit Conseil, aviez-vous jamais entendu parler du *Nautilus* ? Non ! il existe cependant. Donc, ne haussez pas les épaules si légèrement, et ne repoussez pas les choses sous prétexte que vous n'en avez jamais entendu parler.

—Nous verrons bien ! riposta Ned Land, en secouant la tête. Après tout, je ne demande pas mieux que de croire à son passage, à ce capitaine, et fasse le ciel qu'il nous conduise, en effet, dans la Méditerranée."

Le soir même, par 21° 30' de latitude nord, le *Nautilus*, flottant à la surface de la mer, se rapprocha de la côte arabe. J'aperçus Djeddah, important comptoir de l'Égypte, de la Syrie, de la Turquie et des Indes. Je distinguai assez nettement l'ensemble de ces constructions, les navires amarrés le long des quais, et ceux que leur tirant d'eau obligeait à mouiller en rade. Le soleil, assez bas sur l'horizon, frappait en plein les maisons de la ville et faisait ressortir leur blancheur. En dehors, quelques cabanes de bois ou de roseaux indiquaient le quartier habité par les Bédouins.

Bientôt Djeddah s'effaça dans les ombres du soir, et le *Nautilus* rentra sous les eaux légèrement phosphorescentes.

Le lendemain, 10 février, plusieurs navires apparurent qui couraient à contre-bord de nous. Le *Nautilus* reprit sa navigation sous-marine ; mais à midi, au moment du point, la mer étant déserte, il remonta jusqu'à sa ligne de flottaison.

Accompagné de Ned et de Conseil, je vins m'asseoir sur la plate-forme. La côte à l'est se montrait comme une masse à peine estompée dans un humide brouillard.

Appuyés sur les flancs du canot, nous causions de choses et d'autres, quand Ned Land tendant sa main vers un point de la mer, me dit :

"Voyez-vous là quelque chose, monsieur le professeur ?

—Non, Ned, répondis-je, mais je n'ai pas vos yeux, vous les savez.

—Regardez bien, reprit Ned, là, par tribord devant, à peu près à la hauteur du fanal ! Vous ne voyez pas une masse qui semble remuer ?

—En effet, dis-je, après une attentive observation, j'aperçois comme un long corps noirâtre à la surface des eaux.

—Un autre *Nautilus* ? dit Conseil.

—Non, répondit le Canadien, mais je me trompe fort, ou c'est là quelque animal marin.

—Y a-t-il des baleines dans la mer Rouge ? demanda Conseil.

—Oui, mon garçon, répondis-je, on en rencontre quelquefois.

—Ce n'est point une baleine, reprit Ned Land, qui ne perdait pas des yeux l'objet signalé. Les baleines et moi, nous sommes de vieilles connaissances, et je ne me tromperais pas à leur allure.

—Attendez, dit Conseil. Le *Nautilus* se dirige de ce côté, et avant peu nous saurons à quoi nous en tenir.

En effet, cet objet noirâtre ne fut bientôt qu'à un mille de nous. Il ressemblait à un gros écueil échoué en pleine mer. Qu'était-ce ? Je ne pouvais encore me prononcer.

—Ah ! il marche ! il plonge ! s'écria Ned Land. Mille diables ! Quel peut être cet animal ? Il n'a pas la queue bifurquée comme les baleines ou les cachalots, et ses nageoires ressemblent à des membres tronqués.

—Mais alors... fis-je.

—Bon, reprit le Canadien, le voilà sur le dos, et il dresse ses mamelles en l'air !

—C'est une sirène, s'écria Conseil, une véritable sirène, n'en déplaise à monsieur.

Ce nom de sirène me mit sur la voie, et je compris que cet animal appartenait à cet ordre d'être marins, dont la fable a fait les sirènes, moitié femmes et moitié poissons.

—Non ! dis-je à Conseil, ce n'est point une sirène, mais un être curieux dont il reste à peine quelques échantillons dans la mer Rouge. C'est un dugong.

—Ordre des syriens, groupe des pisciformes, sous-classe des monodelphiens, classe des mammifères, embranchement des vertébrés," répondit Conseil.

Et lorsque Conseil avait ainsi parlé, il n'y avait plus rien à dire.

Cependant Ned Land regardait toujours. Ses yeux brillaient de convoitise à la vue de cet animal. Sa main semblait prête à le harponner. On eût dit qu'il attendait le moment de se jeter à la mer pour l'attaquer dans son élément.

—Oh ! monsieur, me dit-il d'une voix tremblante d'émotion, je n'ai jamais tué de "cela."

Tout le harponneur était dans ce mot.

En cet instant, le capitaine Nemo parut sur la plate-forme. Il aperçut le dugong. Il comprit l'attitude du Canadien, et s'adressant directement à lui :

—Si vous teniez un harpon, maître Land, est-ce qu'il ne vous brûlerait pas la main ?

—Comme vous dites, monsieur.

—Et il ne vous déplaîrait pas de reprendre pour un jour votre métier de pêcheur, et d'ajouter ce cétacé à la liste de ceux que vous avez déjà frappés ?

—Cela ne me déplaîrait point.

—Eh bien, vous pouvez essayer.

—Merci, monsieur, répondit Ned Land dont les yeux s'enflammèrent.

—Seulement, reprit le capitaine, je vous engage à ne pas manquer cet animal, et cela dans votre intérêt.

—Est-ce que ce dugong est dangereux à attaquer ? demandai-je malgré le haussement d'épaule du Canadien.

—Oui, quelquefois, répondit le capitaine. Cet animal revient sur ses assaillants et chavire leur embarcation. Mais pour maître Land, ce danger n'est pas à craindre. Son coup d'œil est prompt, son bras est sûr. Si je lui recommande de ne pas manquer ce dugong, c'est qu'on le regarde justement comme un fin gibier, et je sais que maître Land ne déteste pas les bons morceaux.

—Ah ! fit le Canadien, cette bête-là se donne aussi le luxe d'être bonne à manger ?

—Oui, maître Land. Sa chair, une viande véritable, est extrêmement estimée, et on la réserve, dans toute la Malaisie, pour la table des princes. Aussi fait-on à cet excellent animal une chasse tellement acharnée que, de même que le lamantin, son congénère, il devient de plus en plus rare.

—Alors, monsieur le capitaine, dit sérieusement Conseil, si par hasard celui-ci était le dernier de sa race, ne conviendrait-il pas de l'épargner—dans l'intérêt de la science ?

—Peut-être, répliqua le Canadien ; mais, dans l'intérêt de la cuisine, il vaut mieux lui donner la chasse.

—Faites donc, maître Land," répondit le capitaine Nemo.

En ce moment, sept hommes de l'équipage, muets et impassibles comme toujours, montèrent sur la plate-forme. L'un portait un harpon et une ligne semblable à celles qu'emploient les pêcheurs de baleines. Le canot fut déposé, arraché de son alvéole, lancé à la mer. Six rameurs prirent place sur leurs bancs et le patron se mit à la barre. Ned, Conseil et moi, nous nous assîmes à l'arrière.

—Vous ne venez pas, capitaine ? demandai-je.

—Non, monsieur, mais je vous souhaite une bonne chasse.

Le canot déborda, et, enlevé par ses six avirons, il se dirigea rapidement vers le dugong, qui flottait alors à deux milles du *Nautilus*.

Arrivé à quelques encablures du cétacé, il ralentit sa marche, et les rames plongèrent sans bruit dans les eaux tranquilles. Ned Land, son harpon à la main, alla se placer debout sur l'avant du canot. Le harpon qui sert à frapper la baleine est ordinairement attaché à une très-longue corde qui se dévide rapidement lorsque l'animal blessé l'entraîne avec lui. Mais ici la corde ne mesurait pas plus d'une dizaine de brasses, et son extrémité était seulement frappée sur un petit baril qui, en flottant, devait indiquer la marche du dugong sous les eaux.

Je m'étais levé et j'observais distinctement l'adversaire du Canadien. Ce dugong, qui porte

aussi le nom d'halicore, ressemblait beaucoup au lamantin. Son corps oblong se terminait par une caudale très-allongée et ses nageoires latérales par de véritables doigts. Sa différence avec le lamantin consistait en ce que sa mâchoire supérieure était armée de deux dents longues et pointues, qui formaient de chaque côté des défenses divergentes.

Ce dugong, que Ned Land se préparait à attaquer, avait des dimensions colossales, et sa longueur dépassait au moins sept mètres. Il ne bougeait pas et semblait dormir à la surface des flots, circonstance qui rendait sa capture plus facile.

Le canot s'approcha prudemment à trois brasses de l'animal. Les avirons restèrent suspendus sur leurs dames. Je me levai à demi. Ned Land, le corps un peu rejeté en arrière, brandissait son harpon d'une main exercée.

Soudain, un sifflement se fit entendre, et le dugong disparut. Le harpon, lancé avec force, n'avait frappé que l'eau sans doute.

—Mille diables ! s'écria le Canadien furieux, je l'ai manqué !

—Non, dis-je, l'animal est blessé, voici son sang, mais votre engin ne lui est pas resté dans le corps.

—Mon harpon ! mon harpon ! s'écria Ned Land.

Les matelots se remirent à nager, et le patron dirigea l'embarcation vers le baril flottant. Le harpon repêché, le canot se mit à la poursuite de l'animal.

Celui-ci revenait de temps en temps à la surface de la mer pour respirer. Sa blessure ne l'avait pas affaibli, car il filait avec une rapidité extrême. L'embarcation, manœuvrée par des bras vigoureux, volait sur ses traces. Plusieurs fois elle l'approcha à quelques brasses, et le Canadien se tenait prêt à frapper ; mais le dugong se dérobait par un plongeon subit, et il était impossible de l'atteindre.

On juge de la colère qui surexcitait l'impatient Ned Land. Il lançait au malheureux animal les plus énergiques jurons de la langue anglaise. Pour mon compte, je n'en étais encore qu'au dépit de voir le dugong déjouer toutes nos ruses.

On le poursuivait sans relâche pendant une heure, et je commençais à croire qu'il serait très-difficile de s'en emparer, quand cet animal fut pris d'une malencontreuse idée de vengeance dont il eut à se repentir. Il revint sur le canot pour l'assailir à son tour.

Cette manœuvre n'échappa point au Canadien.

—Attention ! dit-il.

Le patron prononça quelques mots de sa langue bizarre, et sans doute il prévint ses hommes de se tenir sur leur garde.

Le dugong, arrivé à vingt pieds du canot, s'arrêta, huma brusquement l'air avec ses vastes narines percées non à l'extrémité, mais à la partie supérieure de son museau. Puis, prenant son élan, il se précipita sur nous.

Le canot ne put éviter son choc ; à demi renversé, il embarqua une ou deux tonnes d'eau qu'il fallut vider ; mais, grâce à l'habileté du patron, abordable de biais et non de plein, il ne chavira pas. Ned Land, cramponné à l'étrave, lardait de coups de harpon le gigantesque animal, qui, de ses dents incrustées dans le platin, soulevait l'embarcation hors de l'eau comme un lion fait d'un chevreuil. Nous étions renversés les uns sur les autres, et je ne sais trop comment aurait fini l'aventure, si le Canadien, toujours acharné contre la bête, ne l'eût enfin frappée au cœur.

J'entendis le grincement des dents sur la tôle, et le dugong disparut, entraînant le harpon avec lui. Mais bientôt le baril revint à la surface, et peu d'instants après, apparut le corps de l'animal, retourné sur le dos. Le canot le rejoignit, le prit à la remorque et se dirigea vers le *Nautilus*.

Il fallut employer des palans d'une grande puissance pour hisser le dugong sur la plate-forme. Il pesait cinq mille kilogrammes. On le dépeça sous les yeux du Canadien, qui tenait à suivre tous les détails de l'opération. Le jour même, le steward me servit un dîner de quelques tranches de cette chair habilement apprêtée par le cuisinier du bord. Je la trouvai excellente, et même supérieure à celle du veau, sinon du bœuf.

Le lendemain, 11 février, l'office du *Nautilus* s'enrichit encore d'un gibier délicat. Une compagnie d'hirondelles de mer s'abattit sur le *Nautilus*. C'était une espèce de *Sterna nitotica*, particulière à l'Égypte, dont le bec est noir, la tête grise et pointillée, l'œil entouré de points blancs, le dos, les ailes et la queue grisâtres, le ventre et la gorge blancs, les pattes rouges. On prit aussi quelques douzaines de canards du Nil, oiseaux sauvages d'un haut goût, dont le cou et le dessus de la tête sont blancs et tachetés de noir.

La vitesse du *Nautilus* était alors modérée. Il s'avancait en flânant, pour ainsi dire. J'observai que l'eau de la mer Rouge devenait de moins en moins salée, à mesure que nous approchions de Suez.

Vers cinq heures du soir, nous relevions au nord le cap de Ras-Mohammed. C'est ce cap qui forme l'extrémité de l'Arabie Pétrée, comprise entre le golfe de Suez et le golfe d'Acabah.

Le *Nautilus* pénétra dans le détroit de Jubal, qui conduit au golfe de Suez. J'aperçus distinctement une haute montagne, dominant entre les deux golfes le Ras-Mohammed. C'était le mont Oreb, ce Sinai, au sommet duquel Moïse vit Dieu face à face, et que l'esprit se figure incessamment couronné d'éclairs.

A six heures, le *Nautilus*, tantôt flottant,

tantôt immergé, passait au large de Tor, assise au fond d'une baie dont les eaux paraissaient teintées de rouge, observation déjà faite par le capitaine Nemo. Puis la nuit se fit, au milieu d'un lourd silence que rompaient parfois le cri du pélican et de quelques oiseaux de nuit, le bruit du ressac irrité par les rocs ou le gémissement lointain d'un steamer battant les eaux du golfe de ses pales sonores.

De huit à neuf heures, le *Nautilus* demeura à quelques mètres sous les eaux. Suivant mon calcul, nous devions être très-près de Suez. A travers les panneaux du salon, j'apercevais des fonds de rochers vivement éclairés par notre lumière électrique. Il me semblait que le détroit se rétrécissait de plus en plus.

A neuf heures un quart, le bateau étant revenu à la surface, je montai sur la plate-forme. Très-impatient de franchir le tunnel du capitaine Nemo, je ne pouvais tenir en place, et je cherchais à respirer l'air frais de la nuit.

Bientôt, dans l'ombre, j'aperçus un feu pâle, à demi-décoloré par la brume, qui brillait à un mille de nous.

—Un phare flottant," dit-on près de moi.

Je me retournai et je reconnus le capitaine.

—C'est le feu flottant de Suez, reprit-il. Nous ne tarderons pas à gagner l'orifice du tunnel.

—L'entrée n'en doit pas être facile ?

—Non, monsieur. Aussi j'ai pour habitude de me tenir dans la cage du timonier pour diriger moi-même la manœuvre. Et maintenant, si vous voulez descendre, monsieur Aronax, le *Nautilus* va s'enfoncer sous les flots, et il ne reviendra à leur surface qu'après avoir franchi l'Arabian-Tunnel.

Je suivis le capitaine Nemo. Le panneau se ferma, les réservoirs d'eau s'emplirent, et l'appareil s'immergea d'une dizaine de mètres.

Au moment où je me disposais à regagner ma chambre, le capitaine m'arrêta.

—Monsieur le professeur, me dit-il, vous plairait-il de m'accompagner dans la cage du pilote ?

—Je n'osais vous le demander, répondis-je.

—Venez donc. Vous verrez ainsi tout ce que l'on peut voir de cette navigation à la fois sous-terrestre et sous-marine.

Le capitaine Nemo me conduisit vers l'escalier central. A mi-rampe, il ouvrit une porte, suivit les coursives supérieures et arriva dans la cage du pilote, qui, on le sait, s'élevait à l'extrémité de la plate-forme.

C'était une cabine mesurant six pieds sur chaque face, à peu près semblable à celles qu'occupent les timoniers des steamboats du Mississippi ou de l'Hudson. Au milieu se manœuvrait une roue disposée verticalement, engrenée sur les drosses du gouvernail qui couraient jusqu'à l'arrière du *Nautilus*. Quatre hublots de verres lenticulaires, évidés dans les parois de la cabine, permettaient à l'homme de barre de regarder dans toutes les directions.

Cette cabine était obscure ; mais bientôt mes yeux s'accoutumèrent à cette obscurité, et j'aperçus le pilote, un homme vigoureux, dont les mains s'appuyaient sur les jantes de la roue. Au dehors, la mer apparaissait vivement éclairée par le fanal qui rayonnait en arrière de la cabine, à l'autre extrémité de la plate-forme.

—Maintenant, dit le capitaine Nemo, cherchons notre passage.

Des fils électriques reliaient la cage du timonier avec la chambre des machines, et de là, le capitaine pouvait communiquer simultanément à son *Nautilus* la direction et le mouvement. Il pressa un bouton de métal, et aussitôt la vitesse de l'hélice fut très-diminuée.

Je regardais en silence la haute muraille très-accorde que nous longions en ce moment, inébranlable base du massif sableux de la côte. Nous la suivîmes ainsi pendant une heure, à quelques mètres de distance seulement. Le capitaine Nemo ne quittait pas du regard la bousole suspendue dans la cabine à ses deux cercles concentriques. Sur un simple geste, le timonier modifiait à chaque instant la direction du *Nautilus*.

Je m'étais placé au hublot de babord, et j'apercevais de magnifiques constructions de coraux, des zoophytes, des algues et des crustacés agitant leurs pattes énormes, qui s'allongeaient hors des anfractuosités du roc.

A dix heures un quart, le capitaine Nemo prit lui-même la barre. Une large galerie, noire et profonde, s'ouvrait devant nous. Le *Nautilus* s'y engouffra hardiment. Un bruit immense inaccoutumé se fit entendre sur ses flancs. C'étaient les eaux de la mer Rouge que la pente du tunnel précipitait vers la Méditerranée. Le *Nautilus* suivait le torrent, rapide comme une flèche, malgré les efforts de sa machine qui, pour résister, battait les flots à contre-hélice.

Sur les murailles étroites du passage, je ne voyais plus que des raies éclatantes, des lignes droites, des sillons de feu tracés par la vitesse sous l'éclair de l'électricité. Mon cœur palpitait, et je le comprimais de la main.

A dix heures trente-cinq minutes, le capitaine Nemo abandonna la roue du gouvernail, et se retournant vers moi :

—La Méditerranée," me dit-il.

En moins de vingt minutes, le *Nautilus*, entraîné par ce torrent, venait de franchir l'isthme de Suez.

(A continuer)

—Trouvez donc la réplique à certains mots d'enfant !

Si je te punis, dit une maman à sa petite fille, crois-tu que ce soit pour mon plaisir ?

Et l'enfant :

—Pour le plaisir de qui, alors ?

## LE PARLEMENT FÉDÉRAL

Dans la séance du 3 avril, au sénat, la résolution censurant le gouvernement sur ce qu'il ne presse pas la construction du Pacifique avec plus de rapidité, a été emportée par un vote de 34 contre 24.

L'hon. M. Letellier de St. Just dit que le résultat de cette résolution, telle que sanctionnée par la décision du Sénat, était une défaite du gouvernement à moins qu'une motion de confiance ne soit passée à la Chambre des Communes pour contrebalancer l'effet de celle-ci.

Dans les Communes, M. Desjardins fait une motion demandant les correspondances, les pétitions et les mémoires qui existent depuis 1872, au sujet de la raffinerie du sucre. Il parle en français à l'appui de sa motion, citant des chiffres et des opinions de poids au soutien de sa demande, qui est finalement accordée.

Dans la séance du 4, M. Mackenzie présente des nouveaux bills relatifs aux commissaires du havre de Montréal, aux douanes de Manitoba, à la compagnie de chemin de fer *Northern*, et aux statistiques des chemins de fer. Le bill relatif aux Indiens est lu une troisième fois et passé.

En comité de subsides, sur discussion de l'item \$26,000 pour le collège militaire, M. Langevin fait remarquer que les règlements de ce collège ignorent l'existence des Canadiens-Français, puisqu'on exige une connaissance parfaite de l'anglais. Il contraste cette tactique avec la conduite de l'Université Laval, où se trouvent des professeurs et des étudiants anglais.

L'hon. M. Vail promet de prendre ces remarques en considération.

Le comité continue ses travaux le 5. L'item de \$810,000 pour l'exploration du chemin de fer Pacifique entraîne une longue discussion, dans le cours de laquelle M. Masson soutint vigoureusement la politique du gouvernement précédent. Entre autres choses, il dit :

—Il y a deux manières de construire les chemins de fer ; dans un pays peu étendu, mais riche et peuplé, on les construit avec de l'argent ; dans un pays d'une grande étendue, mais pauvre et ne contenant qu'une population peu considérable, tel que le nôtre, on les construit en donnant des terres. L'ancien gouvernement proposait de construire notre chemin du Pacifique avec les terres du Nord-Ouest. Si les députés de l'opposition d'alors croyaient que ces terres n'étaient pas suffisantes pour construire le chemin, pourquoi ne se sont-ils pas ralliés au très-honorable député de Kingston sur cette question ? Mais ces terres suffisaient amplement, et il n'était pas difficile de trouver des compagnies pour entreprendre les travaux. En effet, la seule difficulté qui se soit présentée, c'a été la rivalité de deux capitalistes qui voulaient obtenir le contrat. Sir George-Etienne Cartier avait dit aux habitants de la province de Québec que ce chemin n'était pas construit simplement dans le but de coloniser le Nord-Ouest, mais que nous devions le construire pour le Canada.

—Le parti conservateur pensait que nous nous suiciderions en construisant ce chemin de fer, si nous ne le faisons pas passer sur la rive nord du lac Supérieur. Le fait de coloniser le Nord-Ouest pour le rendre dépendant des États-Unis nous ferait croire que les intérêts de ce territoire sont analogues à ceux des États-Unis et non aux nôtres. Une telle politique aurait eu pour résultat de détacher le Nord-Ouest de la Confédération.

Plusieurs membres prirent ensuite la parole, et l'item ne fut passé que vers 2 heures du matin le 6, après quoi la Chambre s'ajourna.

La séance du 6 fut également monopolisée par le comité des subsides.

La séance du 7 n'offre que peu d'intérêt ; on y a passé plusieurs bills, et quelques items des subsides.

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—



LA VIERGE ET LES ANGES PLEURANT SUR LE CORPS DU CHRIST

LE CALVAIRE OUBLIÉ

O vieux Calvaire! O sainte solitude!  
 Doux monument qui bordes le chemin—  
 Abri du mendiant quand le soleil est rude—  
 Oh! reconnais un ancien pèlerin.  
 Tout a changé—vieux, je voulais dire,  
 Et bien longtemps je fus absent, je vois:  
 Mais sur tes murs mon cœur peut encore lire  
 Le souvenir de mes jours d'autrefois.

Oh! laisse-moi, chère et paisible enceinte,  
 Oh! laisse-moi m'asseoir quelques instants  
 Sous ton dôme rêveur où les merles sans crainte  
 Font, comme au bois, leurs nids depuis longtemps.  
 Oh! laisse-moi, sous ton toit qui s'écroule,  
 Te confier, ce soir, quelques soupirs:  
 Je veux rêver au passé qui s'écoule:  
 Mon cœur, mon âme ont soif de souvenirs!

\* \*

C'est à trois pas d'un ravin solitaire,  
 Borne où finit le village natal.  
 Au-dessus des lilas, le coq du vieux Calvaire  
 Etale encor son plumage en métal.  
 Ici, jadis, le soir, dimanche et fête,  
 De St. Antoine et de St. Nicolas,  
 On affluait: les gens entraînaient nu-tête,  
 S'agenouillaient, et puis priaient tout bas...

Filles, garçons—du plus jeune aux plus grandes—  
 Tout le canton se faisait pèlerin:  
 On s'y rendait par deux, on y venait par bandes,  
 Et le franc rire était à plein chemin.  
 Mais les propos s'élevaient à distance,  
 Chacun soudain se sentait tressaillir:  
 Car, à travers le feuillage, en silence—  
 Le Christ semblait nous regarder venir.

Au vieux calvaire encor, quand la nuit tombe,  
 Quelque vieillard, un bâton à la main,  
 Vient, apprendre à braver le calme de la tombe,  
 Et l'espoir brille à son front plus serein.  
 Mais ses pas seuls émeuvent le silence  
 Qui plane autour du Calvaire outragé:  
 On n'y voit plus la jeunesse ou l'enfance—  
 Pourquoi? la mode, hélas! en a changé.

Et maintenant, calme et touchant asile,  
 L'herbe a caché ton seuil devenu vieux:  
 Le vieux Christ est tout seul sous ton dôme qui brille:  
 Il semble avoir du chagrin dans les yeux.  
 —O frais plaisirs! O gais pèlerinages!  
 O vrai bonheur! qui remplace aujourd'hui  
 Le charme pur de ces riants usages!  
 Le bal, les "jeux," le remords et l'ennui!

Pauvre Calvaire! enceinte désolée!  
 La main du temps comme nous te flétrit!  
 Comme le cœur humain, tu vieillis isolée,  
 Et comme lui, l'amitié te trahit!  
 Ton vieux pancher sous les pieds craque et plie,  
 Et sur ton seuil, la ronce, herbe qui mord,  
 A l'air un peu d'être un mauvais génie  
 Qui du saint lieu veut défendre l'abord.

On t'abandonne, ô pauvre vieux Calvaire!  
 On te trahit!—toi, tu n'as pas changé:  
 Tu remplis toujours de paix et de mystère  
 L'urne sans fond de mon cœur affligé.  
 Oh! bien des fois—à genoux sur tes pierres—  
 Dans mon jeune âge—âge d'or et de miel!  
 J'ai murmuré de naïves prières:  
 Il me semblait que j'étais près du ciel!

Ma vie, alors, était à son aurore:  
 Trop d'espérance à mon front rayonnait!  
 Le bonheur n'était pas un mot vide et sonore,  
 Et l'avenir encor me souriait.  
 Depuis, ma nef a laissé le rivage...  
 —Hélas! la vie est semblable à la mer:  
 Son flot, parfois, caressant sur la plage,  
 Ecume au large et devient plus amer!

Où sont-ils donc, ces chers amis d'enfance?  
 Oh! leur départ a bien blessé mon cœur!  
 Ils dorment! Sur leur tombe, une croix en silence  
 Me dit tout bas: "La vie est une fleur!"  
 Fleur éphémère! à peine le feuillage  
 A-t-il vingt fois couronné les rameaux—  
 L'homme, isolé dans son pèlerinage,  
 Ne marche plus qu'à travers des tombeaux!

Pourtant l'exil conserve encor des charmes,  
 Et le chemin n'est pas encor trop noir:  
 Car Dieu nous a laissé, pour adoucir nos larmes,  
 Le souvenir—la prière—et l'espoir.  
 L'espoir! l'espoir de retrouver bien vite—  
 Pleins de sainté dans les palais de Dieu—  
 La sœur, le frère, ou l'amî qui nous quitte,  
 En attendant, charmant Calvaire, adieu.

\* \*

Déjà le soir allume avec mystère  
 Mille flambeaux superbes et tremblants:  
 Il semble que le ciel, pour regarder la terre,  
 Ouvre ses yeux calmes et rayonnants.  
 Autour de moi comme sur la colline  
 L'ombre en silence efface les objets;  
 L'ombre en silence a combié la ravine,  
 Voilà le Christ et noyé les bosquets.

Adieu, séjour calme et mélancolique!  
 Séjour béni, je reviendrai pourtant!  
 Car les vieux souvenirs sont comme une musique:  
 En foule, ici, mon âme les entend!  
 Je reviendrai respirer sous ton dôme,  
 Comme ce soir, l'oubli des jours amers:  
 Car je ne sais quel merveilleux arôme,  
 Venu du ciel, parfume ici les airs!

JOS. APOLLINAIRE GINGRAS.

Pointe-Aubin, St. Antoine de Tilly.

[Dans le titre de la dernière poésie de M. Gingras, qui a paru dans nos colonnes, c'est par inadvertance que nous avons imprimé: "Une lame chrétienne et une prière;"—il fallait lire: "Une lame chrétienne est une prière."—La Rédaction.]

OWEN O'SULLIVAN ET SES SOUVENIRS.

(Suite.)

M. Owen O'Sullivan est né dans un beau milieu catholique, à Banshaw, situé au beau milieu du comté de Tipperary, qui est le beau milieu ou le cœur de la catholique Irlande. Et l'Irlande, n'est-elle pas le cœur de la Catholicité? Né en 1798, au fort des persécutions religieuses exercées par l'Angleterre sur sa douce compagne, *sa catholique*, son berceau dut éprouver plus de rudes secousses que de légers bercements. Il fallait en passer par là, car nul ne choisit sa patrie ou sa nationalité quand nous venons au monde. Dieu sème les âmes, les unes ici, les unes

là: heureuses celles qui tombent dans des pays relativement bien administrés.

Il ne fut baptisé que dix semaines après sa naissance. Son père, John O'Sullivan, avec son beau-frère, Darby Ryan, officiers dans l'association des *Irlandais-Unis*, venaient d'être mis hors la loi, pour avoir réclamé leurs droits comme catholiques, par la parole et par l'épée: l'orage passait sur le berceau.

Au bruit de lugubres fanfares,  
 Hélas! vos yeux se sont ouverts;  
 C'était le clairon des barbares  
 Qui vous annonçait nos revers.  
 Dans le fracas des armes,  
 Sous nos toits en débris,  
 Vous mêliez à nos larmes  
 Votre premier souris.

Mais il fut baptisé enfin du nom d'Owen ou d'Eugène, qui veut dire *bien-né*. Grâce à la proclamation d'amnistie de Lord Cornwallis, les deux officiers proscrits, père et parrain, purent être présents à la cérémonie, faire entrer par la main, dans le monde chrétien, un enfant qui devait être l'honneur de deux pays catholiques, de l'Irlande et du Canada.

A propos du nom d'Owen, que M. O'Sullivan reçut au baptême, une anecdote:

Il était parrain à son tour en 1818, à Québec. Lorsque les noms des *cautions* ou parrains furent portés au registre, ce nom d'Owen frappa l'esprit de M. Sinai (plus tard évêque). "Est-ce un nom de saint?" demanda-t-il.

—Mais, monsieur, il me semble que vous, qui êtes ici-bas le représentant des saints, vous devez en savoir plus long que moi là-dessus; n'est-il pas à votre connaissance que la cathédrale de Rouen, en Normandie, est dédiée à Saint-Ouen? Les Hurons ont fait d'un W un 8, pourquoi les Francs d'alors, qui étaient les sauvages de l'Europe, n'ont-ils pu faire d'un W un U? Cependant, pour apaiser vos scrupules, je vous dirai que du *Owen* irlandais, les Français ont fait *Eugène*, un saint de votre connaissance, n'est-ce pas?" Du moment que le saint fut reconnu comme *français* (ils sont si rares aujourd'hui!), la question fut réglée.

Le vent de la persécution qui, depuis des siècles, soufflait sur cette famille catholique, avait dispersé plusieurs de ses membres dans les quatre autres parties du monde, pollen précieux qui allait ainsi féconder au loin, dans des natures encore vierges, des germes de foi naissants. A cette époque, il n'y avait que trois évêques catholiques dans les possessions britanniques et américaines, dont deux étaient irlandais et un Canadien-Français, l'évêque de Québec. Si le sang ou l'origine devait compter pour quelque chose dans le royaume du Christ, quelle part ne devraient pas avoir aux faveurs célestes ces deux nations si intimement liées par la foi et par les œuvres de la foi!

Un O'Sullivan, un grand-oncle émigré, établi à Providence (Rhode-Island), invitait depuis longtemps son neveu à venir le rejoindre. Il jouissait d'une assez jolie fortune, acquise par le travail et l'industrie. Son fils, général dans l'armée américaine, ajoutait encore à la considération dont le père jouissait déjà, par le courage et la valeur qu'il déployait, en 1799, en domptant pour jamais la farouche nation iroquoise, si redoutable jusque-là.

John O'Sullivan, cédant à ces bienveillantes instances, quitta l'Irlande et se rendit d'abord à Terre-Neuve. Arrivé à St. Jean, il lui fallait un passe-port du gouverneur-amiral pour passer aux Etats-Unis, ce qui était difficile à obtenir. Mais comme il était homme de ressources, il ne perdit pas son temps en vaines démarches, et planta courageusement sa tente sur cette île brumeuse, où il fit d'assez bonnes affaires.

C'est là que Owen, resté sous la garde de son grand-père, vint le trouver en 1805. Il était alors âgé de sept ans; il avait en le temps de souffrir avec ses parents pour la catholique Irlande; il avait déjà un cœur de patriote irlandais; il savait pleurer sur la patrie en se séparant d'elle.

Confié aux soins du capitaine du navire qui le transportait, Owen débarqua heureusement à St. Jean, après une traversée des plus pénibles. L'eau manquait à bord. On en était réduit à une ration si faible

qu'il valait tout autant l'abandonner que de l'accepter, car elle semblait plutôt exciter que calmer la soif. Une mère, pour avoir double ration, garda pendant huit jours, sous des couvertures, son enfant mort, et ne déclara son décès que lorsque le corps fut dans un état de décomposition absolue.

A St. Jean, Owen, placé à l'école, recueillit les premières notions des connaissances pratiques qu'il mit si avantageusement en usage au milieu de nous. A ce propos, je ne saurais me défendre d'une observation dont personne de déniéra l'exactitude. Elle comporte que nos compatriotes d'origine britannique, Anglais, Irlandais ou Ecossais, savent tirer parti de l'instruction élémentaire, tandis que pour nous, elle ne semble servir qu'à nous préparer à la première communion. Ce devoir religieux une fois accompli, nous croyons avoir le droit d'oublier tout ce que nous avons appris à l'école. A quoi cela tient-il? Qui saura empêcher ce retour insouciant vers l'ignorance? Il y a une belle tâche à accomplir dans cette voie.

En 1811, John O'Sullivan quittait l'île de Terre-Neuve et venait à Québec avec l'intention de se rendre auprès de son grand-oncle, à Providence. Les bruits de guerre l'empêchèrent de réaliser son projet. Comme il était homme à ne pas perdre son temps, à faire le pied de grue quand il y avait besogne à faire; comme, de plus, il était assez fort en moyens pécuniaires, ayant vendu des propriétés à St. Jean, tout en s'en réservant une qui lui rapportait deux cents dollars de revenu, il entreprit l'exploitation de terrains considérables sur la rivière St. Charles, qui appartenaient à M. P. E. Desbarats, le grand-père de l'éditeur actuel de *L'Opinion Publique*.

Ces terrains sont occupés aujourd'hui partie par M. Connolly, partie par Madame Sewell, partie par M. Moore. Sur la propriété principale où demeure M. Connolly, presque vis-à-vis le cimetière, s'élevait une maison en pierre à deux étages, de très-forte construction, où la famille Desbarats venait passer l'été. Cette maison est disparue. C'était la seule construction en moellons qu'il y eut dans tout l'endroit. Encore aujourd'hui, je ne sais pas qu'il s'en trouve d'autres, sur toute la rivière St. Charles.

M. Owen O'Sullivan a conservé de pieux souvenirs de la famille Desbarats. Il n'en parle qu'avec éloges ou émotion.

M. P. E. Desbarats avait acheté un bateau—avec rames, voiles, ancres, etc.—dans lequel, à marée haute, il remontait la rivière St. Charles jusqu'au pont de Scott. C'était lui, Owen, qui agissait en qualité de capitaine. En rappelant les noms de ses gais et jeunes passagers, dont si peu survivent, il lui vient, malgré lui, des larmes aux yeux. Et c'étaient: Frédéric, Edward, Georges Desbarats; leurs sœurs Josette (Mad. Sheppard), Charlotte (feu Mad. Perrault), Sophie, Ellen, plus tard deux Dames Pemberton, et Louise (Mad. Fisher); et feu l'avocat John Ahearn et sa sœur, feu John et William Hamilton, la crème de l'élegance, de la jeunesse et de la beauté du temps.

A cette époque, 1811 et 1812, le faubourg Saint-Roch ne s'étendait guère au-delà du *Palais*, dans la direction nord-ouest. Ici et là, clair semées, s'élevaient quelques constructions. De la rue Saint-Vallier à la rivière, on ne voyait que des terrains en jachère plutôt propres aux pâturages qu'à la culture. Les fondations de l'église Saint-Roch commençaient à surgir de terre. Il va sans dire que Saint-Sauveur n'existait pas. Il y avait une grange dans le clos Sauvageau, refuge de voleurs et de brigands. Sur la grande route qui conduit à Lorette, passé l'Hôpital-Général, se trouvait la maison *Bleue*, qui existe encore, et la maison *Rouge*, plus considérable, qui est disparue pour faire place à la résidence bourgeoise de M. Tozer, maître-boucher. Un nommé Jobin occupait la maison *Bleue*. Elle devint ensuite la propriété d'un sergent du nom de Simpson, qui y mourut et dont la veuve, peu agréable de sa personne, mais riche, épousa un fort bel homme du nom de Gibson, qui ne fit pas longtemps son bonheur.

J'aurais dû dire tout d'abord que la maison *Bleue* et la maison *Rouge* étaient deux auberges, toujours fort achalandées, autant par les voyageurs que par les soldats ou les lurons de Québec. Il fallait être fier marcheur et n'avoir pas froid aux yeux pour se rendre jusque-là. Ceux qui s'y aventureraient par un beau dimanche, s'en vantaient tout le reste de la semaine. Ils étaient cités pour leur hardiesse et portaient leur casquette sur le coin de l'oreille.

Mais je parlais du beau Gibson. Son âme mentait à son corps, paraît-il, car en un jour néfaste il tua un homme — et se sauva. On ne put le pincer, mais à quelque temps de là, il fut trouvé mort un matin sur le bas de sa porte, à peu près au même endroit où était tombée sa victime. Et madame Gibson se remit à manger tranquillement ses rentes.

La maison *Rouge* était habitée par un nommé Landrigan, qui la céda à un nommé Lee; elle fut vendue par le shérif et acquise par un M. Lagueux, qui la passa bientôt à M. Tozer, le père du maître-boucher qui en occupe aujourd'hui l'emplacement.

Le plus proche voisin au-delà était M. Morrough, qui habitait la maison où demeure M. Bell, maison historique, site des plus charmants. Qui n'a admiré ses bocages et surtout ses saules géants? Arnold en avait fait sa demeure de prédilection pendant le siège de Québec en 1775. M. Kerr, juge de l'amirauté, l'acheta de M. Morrough et la céda plus tard à M. Langlois, père de M. Langlois, avocat, et beau-père de M. Bell, le propriétaire actuel.

Ce M. Langlois possédait la terre de M. Falardeau, au nord de la rivière, et une grande partie du cimetière Saint-Charles, que l'on appelait alors le bocage.

Tout auprès du pont de Scott, au nord, à gauche en allant, s'élevait une petite maison en bois, démolie il y a deux ou trois ans et qu'on a réduite en caveau. C'est là que demeurait M. Hamilton, le grand-père de M. Hamilton, ex-député de Bonaventure. Madame Hamilton avait une réputation de beauté bien rare.

La terre voisine appartenait à M. Chillis, qui la céda à M. Huot, dont les héritiers la détiennent encore.

Venait ensuite M. P. E. Desbarats, député-greffier de l'Assemblée législative, dont les propriétés étaient affermées par M. O'Sullivan.

Le terrain adjacent appartenait au Colonel de Salaberry, le héros de Châteauguay, qui venait tous les ans y passer quelques semaines durant l'été. Ce terrain est aujourd'hui à M. Montpetit.

A un mille de là s'élevait, plus tard, le manoir seigneurial des Duchesnay, incendié depuis. Autour de l'emplacement, on admire encore des arbres d'une belle venue, et symétriquement rangés, témoins de bien des fêtes, de vives parties de plaisir. Après avoir vu tant de si beaux cavaliers et belles dames errer sous leurs rameaux, ils en sont réduits à prêter leur ombre à des ruines qui, bientôt, ne seront plus même des ruines, car le gazon les envahit de toutes parts.

Ailleurs, tout le long du chemin *du Roi* jusqu'à Lorette, on ne voyait que des habitations communes de cultivateurs à l'aise, travaillant bien, vivant bien aussi. Croirait-on que toutes ces terres ont *changé de nom* (comme ils disent généralement parmi eux), que plus d'une moitié, les meilleures des environs de Québec, appartiennent à des gens d'origine étrangère? *Sic vos non vobis*.

A cette époque, M. Black n'avait pas bâti sa *villa*, entourée de si délicieux ombrages, ni tracé ses labyrinthes *sub umbra*, où les statues de Priape, de Flore, d'Apollon, etc., vous offraient au passage des fruits ou des fleurs—agréable surprise—ni peuplé ses parterres des plus rares fleurs exotiques qui coûtaient dix fois leur poids en or, ni creusé ses étangs peuplés de truites, carpes et autres sujets de cette gente fretillarde. Combien de milliers de louis n'a-t-il pas enfouis là! Il en avait bien le droit, puisqu'il était garçon et devait mourir vieux garçon, imité plus tard en cela par son frère, M. le Juge Black. Après les femmes, est-il rien de plus beau



à aimer que la nature ? Mais aussi les belles toilettes, les beaux bijoux dont M. Black ornait la nature, sur sa propriété de la Petite-Rivière, qui appartient aujourd'hui à M. Bell !

Plus tard, on voit de riches bourgeois, des officiers de l'armée venir s'installer dans les environs et les embellir à grands frais. Des choux, des navets, les plus grossiers légumes remplacent maintenant ce luxe. Et nous ne nous en plaignons pas.

A cette époque, Québec était avant tout une ville de guerre ; elle ne daignait pas dégraffer son armure pour se mettre sérieusement aux affaires. C'était bien cela, n'est-ce pas, puisque sur les hauteurs de Sainte-Foye, on n'apercevait que deux ou trois maisons ! Sur le chemin Saint-Louis, près des murs, il y avait la maison Blakelock, puis la grande maison Fergusson, et la demeure de M. Perrault, le plus honnête des hommes, le meilleur de nos légistes. Si Diogène l'eût rencontré, celui-là, il eût de suite éteint sa lanterne. Ces trois maisons existent encore.

Les bureaucrates et autres officiers anglais se croyaient alors tout permis, et ils usaient et mesuraient souvent sans représailles de leur position de conquérants. Or, M. Perrault avait trois beaux chiens (*blood-hounds*) bien élevés, qui ne faisaient de mal à personne, mais qui eurent le malheur d'offusquer de leur beauté M. Taylor, le secrétaire du gouverneur. Sans provocation aucune et quoiqu'ils fussent des égaux ou à peu près, M. le secrétaire frappa de son épée le plus beau de ces chiens et le tua sur place.

A quelques mois de là, le vaillant Taylor était condamné, en loi, à payer \$200.00 d'indemnité à M. Perrault, au grand plaisir des Canadiens-Français : *Diamond cuts diamond*.

M. Owen O'Sullivan se rappelle de la perruque à coiffe et à poudre de l'honnête protonotaire qui faisait sourire chacun, quand, le dimanche, il arrivait à l'église, vers le *credo* ou peu avant, et se rendait à son banc, l'un des plus rapprochés des balustrades.

Mais nous sommes en 1812, et au 25 juin, un dimanche. Owen, qui a 14 ans et qui est déjà un fier gars, conduit une voiture chargée de bidons remplis de lait qu'il va distribuer dans nos hôpitaux et nos casernes. Il est au bas de la côte d'Abraham, lorsqu'un cri se fait entendre : "Place ! place !" Il se range à côté du chemin en toute hâte, et la diligence, qui vient de Montréal, passe en brûlant le pavé. "La guerre ! la guerre !" crie le postillon. Dès l'après-midi, des affiches, placardées sur les murs, annonçaient que le gouvernement américain avait déclaré la guerre à l'Angleterre et que nous devions nous attendre à l'invasion.

L'année 1812 apporta des changements considérables dans notre condition sociale et politique. Les Anglais, sentant le besoin de compter sur nous pour sauver le Canada, commencèrent à compter avec nous. Sir James Craig nous avait persécutés, Sir Georges Provost nous combla de faveurs. Les proscrits de la veille devinrent les favoris du jour. Le Colonel de Salaberry reçoit l'ordre de former un régiment de Canadiens, qui furent les héros de Châteauguay.

C'était bien le lieu, pour nous, d'appeler les Américains nos amis les ennemis. Ils nous ont donné la liberté et nous les avons battus. Ils nous ont apporté nos droits politiques, et nous leur avons arraché des gloires avec des victoires. Le drapeau constellé devait, du reste, servir de langes à la liberté naissante du monde entier. Quand Washington, Franklin, Patrick Henry, Carroll et autres signèrent la déclaration des droits de l'homme, l'humanité dut tressaillir, car c'était pour elle une régénération politique des plus profondes, des plus entières.

Le père de Owen O'Sullivan dirigeait le transport des approvisionnements militaires de Québec à Montréal. Durant l'hiver de 1812 à 1813, le jeune Owen eut la conduite de trois voitures sur cette route. Son père recevait, pour ce service, douze chelins et demi par jour et vingt piastres par voiture pour le voyage.

Il n'y avait que fort peu d'argent dans la colonie sauf des *army bills*, et les vivres se vendaient à des prix exorbitants. Le lait coûtait de 8 à 12 sous la pinte, le beurre un écu la livre, la crème un écu la pinte, le pain 3 chelins, la livre de bœuf 30 sous, le quart de farine 20 dollars, et le quart de lard dix louis sterling.

Mais, en 1814, une frégate apportait à Québec une grande quantité d'argent et d'or. On en chargea 29 voitures, chacune des voitures portant neuf caisses du poids d'un quintal chacune. Ces voitures furent dirigées sur Montréal, sans aucune garde, sans un soldat pour les accompagner.

Les gens de la corvée couchèrent à Batiscau, chez M. Marchildon, le père de l'ancien député de Champlain.

Pendant que les cochers festoyaient et s'amusaient à jouer aux cartes, les caisses étaient là rangées près du mur, sans que personne en prit le moindre souci. Et pourtant, tout le monde savait qu'elles étaient remplies d'argent. Pourrait-on s'exposer ainsi aujourd'hui sans être taxés d'imprudence ?

Mr. Anthony Anderson, le beau-père de M. Joly, député de Lotbinière, conduisait deux voitures chargées d'or.

A propos de transport de numéraire, M. Owen Sullivan raconte que le Colonel Felton, aide-de-camp du gouverneur Provost, avait pris charge de deux valises remplies d'or qu'il descendait dans un *sleigh* de Montréal à Québec, et que, rendu au château Saint-Louis, il s'aperçut qu'il avait perdu une des deux valises, qui contenait environ quarante-cinq mille louis. Sans tarder d'une minute, des soldats à cheval se mettent en quête du précieux colis. Sur la route de Lorette, ils ne rencontrent aucune voiture sans en examiner le contenu. Les tombereaux de fumier sont sondés à l'épée, bien étonnée celle-ci de servir à un pareil usage ; on s'enquiert, on s'informe, mais pas de nouvelles, rien de rien. Un nommé Mainguy, brave cultivateur de l'Ancienne-Lorette, voyant venir ce groupe d'habits rouges sur la grande route, leur fit signe d'arrêter.

"Vous cherchez peut-être quelque chose ?" dit-il à celui paraissant commander.

—Oui, nous cherchons une valise en cuir qui a été perdue sur la route, entre Batiscau et Québec.

—C'est ce que j'ai pensé quand je vous ai vu éventer sur le chemin. Elle est jolie, mais pesante votre valise, j'en ai eu tout mon roide à la charger sur ma voiture. Vous n'avez qu'à vous rendre à l'écurie, là ;... vous la trouverez au... des chevaux.

Mainguy eut 20 piastres de récompense.

A. N. M.

(A continuer.)

#### L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PHILADELPHIE

—Un regrettable accident est arrivé le 20 mars sur les terrains du Centenaire. Une des arches de support de la toiture vitrée du Memorial Hall s'est écroulée, et sept hommes qui travaillaient dans cet édifice ont été blessés, l'un d'eux, Randolph Kennedy, très-grièvement. Les dommages matériels n'ont pas d'importance et seront promptement réparés.

—Le manifeste du steamer *Labrador* comprenait 166 caisses de tableaux et statues envoyées par le gouvernement français et assurées pour une somme considérable, la valeur de la collection étant inappréciable. Ces précieux articles sont arrivés sains et saufs sur les terrains du Centenaire.

—Il est probable que 300 représentants de 53 tribus indiennes de l'Amérique du Nord camperont pendant l'exposition près des terrains du Centenaire. Ces représentants des Peaux-Rouges, au nombre desquels sont beaucoup de chefs notoires, établiront des loges et wigwams, où, revêtus de leurs costumes pittoresques et entourés de leurs *squaws* et de leurs *papouses*, ils mèneront, sous les yeux curieux du public, leur train habituel d'existence, absolument comme s'ils étaient dans le Far-West.

BIG BONANZA A L'EXPOSITION.—Bien peu de personnes se font une idée exacte du

volume que représente dix millions de lingots d'argent, dit le *Courrier* de San-Francisco. Telle est pourtant la valeur du Trésor que MM. Flood et O'Brien se proposent d'envoyer à l'Exposition internationale de Philadelphie. Cette masse d'argent formera un bloc solide de 10 pieds de longueur sur 10 pieds d'épaisseur et 8 pieds de largeur, soit 800 pieds cubes. S'il est établi que chaque pied cube doit peser 727 livres et est évalué à \$12,000, l'équivalent de 10 millions de dollars en argent pèserait en conséquence 588,919 livres, c'est-à-dire environ 294 tonnes. Comme on considère qu'un *car* de chemin ne peut guère contenir plus de 10 tonnes pesant, il faudra donc un train de 30 wagons pour transporter ce trésor à Philadelphie.

—Le comité exécutif de la commission du Centenaire a arrêté le programme de l'ouverture de l'Exposition. Seront invitées à cette solennité :

"Le président et le vice-président des Etats-Unis ; les membres du cabinet ; les juges de la cour suprême ; le sénat et la chambre des représentants ; les officiers généraux de l'armée et de la marine ; les gouverneurs des divers Etats et Territoires, avec les chefs hiérarchiques de leurs bureaux ; la législature de la Pennsylvanie ; le board des supervisors de l'Etat ; les commissaires étrangers ; les commissaires du Centenaire et leurs principaux subordonnés ; la commission des finances du Centenaire ; la commission gouvernementale des finances ; le comité exécutif du Centenaire des Femmes ; les juges de l'Exposition ; la commission du Centenaire de l'Etat ; les fonctionnaires de la ville de Philadelphie.

"Les cérémonies devant avoir lieu en plein air, il y aura de la place pour un plus grand nombre de personnes que celles désignées ci-dessus, et il est probable, par conséquent, qu'il sera fait des additions à la liste des invités.

"A 10 $\frac{1}{2}$  heures, les invités ayant été conduits à leurs places respectives, un orchestre de 150 musiciens, sous la direction de Théodore Thomas, exécutera les airs nationaux de tous les pays. Ensuite le président des Etats-Unis, accompagné du gouverneur Hartranft et entouré d'une escorte militaire, verra prendre sa place, pendant que l'orchestre jouera successivement : une grande marche, composée pour cette occasion par Richard Wagner ; une invocation de la bénédiction divine, hymne original, par Whittier ; et une cantate également originale, dont les paroles sont de Sidnier Lanier, de la Georgie, et la musique de Dudley Buck, du Connecticut."

"Après la cantate, le président de la commission du Centenaire invitera le président des Etats-Unis à ouvrir l'Exposition. Alors le président des Etats-Unis prononcera une courte allocution et déclarera l'Exposition ouverte. Aussitôt les drapeaux seront déployés, l'artillerie tirera un salut, le carillon de la tour et les autres grandes cloches sonneront à toute volée, et un chœur de 600 voix chantera l'*Alleluia* d'Haendel. Les commissaires étrangers se rendront à leurs postes respectifs dans le Main Building."

**Le pétrole et le tournage des métaux.**—Suivant M. Bechstein, lorsqu'on a à tourner des matières très-dures, telles que certains bronzes ou de l'acier très-imparfaitement recuit, le pétrole facilite beaucoup cette opération. Ayant eu à travailler une pièce d'un grand diamètre et formée d'un alliage très-dur composé de sept parties de zinc, quatre de cuivre et une d'étain, il avait échoué en employant des outils de formes variées et trempés aussi dur que possible. Toutes les ressources du mécanicien pour les travaux de ce genre avaient été épuisées, et l'on n'avait obtenu que des résultats négatifs ; c'est alors qu'on eut l'idée de recourir à l'emploi du pétrole, et une réussite complète fut la conséquence de cet essai. Les outils constamment humectés de cette substance résistèrent parfaitement, et entamèrent avec facilité l'alliage sur lequel ils s'émausaient auparavant. On peut, d'après le même ingénieur, travailler parfaitement de l'acier recuit au jaune-paille en faisant usage d'un mélange de pétrole et d'essence de térébenthine. Aujourd'hui qu'on emploie dans la construction de machines des aciers qui, souvent, sont d'un travail fort difficile, nous avons cru intéressant de signaler ce procédé.

#### NOUVELLES GÉNÉRALES

Toronto, 3 avril.—Samedi, un petit nombre de personnes faisant partie de cette secte connue sous le nom de "Adventists" ont passé la nuit à attendre la réalisation de cette utopie : "la fin du monde," qui, d'après leurs calculs, devrait avoir lieu cette nuit même. Ils ont attendu en vain jusqu'à vers quatre heures du matin et sont ensuite retournés dans leurs pénates. Un d'entre eux, au risque d'être appelé blasphémateur et traître à sa foi, disait en riant que c'était un poisson d'avril.

Ottawa, 6.—La prorogation du Parlement est fixée à mercredi, le 13 courant ; les députés commencent à quitter la ville ; plusieurs députés du Nouveau-Brunswick sont partis ce soir.

—La sœur Bruyère, supérieure des Sœurs Grises d'Ottawa, est décédée mercredi.

—Avant hier, le bureau de l'*Echo de Hull*, publié par M. Lanctôt, a été envahi et mis à sac. Les caractères ont été lancés sur la voie publique.

Environ trente députés sont partis ce soir ; on pense que samedi il ne restera à Ottawa que le strict *quorum*.

Manitoba.—Il a été fait, au Bureau des Terres, à Winnipeg, durant les dix mois expirant le 31 octobre dernier, 500 inscriptions de *homestead*, représentant 80,000 acres de terre ; et durant la même période, les entrées de préemption représentent une étendue de 60,000 acres ; puis, il fut vendu 15,000 acres au comptant et distribué 17,000 acres sous forme de concessions militaires.—*Le Métis*.

Londres, 1er avril.—Une dépêche de Paris au *Times* dit que 400 émigrants italiens ont traversé cette ville, hier, en route pour le Havre, où ils doivent s'embarquer pour l'Amérique.

Paris, 1.—Gambetta doit publier prochainement un nouveau journal, sous le titre : "La petite république française."

Paris, 2.—Le *Messager de Paris* de ce soir dit que l'Angleterre a fait tout en son pouvoir pour retarder la grande opération financière destinée à permettre à l'Egypte d'exécuter ses paiements à Londres, dont l'échéance tombait hier.

Le Khédive a, en conséquence, expédié deux dépêches, l'une autorisant le gouvernement anglais à publier le rapport de M. Cave, l'autre faisant appel aux sympathies de la France et sollicitant son intervention directe pour qu'il soit fait honneur à la signature du Khédive.

Le duc de Cazes, ministre des affaires étrangères, a convoqué immédiatement le cabinet et, à la suite de cette réunion, les principaux banquiers de Paris se sont assemblés et ont décidé de venir au secours de l'Egypte. La somme nécessaire a été immédiatement envoyée à Londres.

Alexandrie (Egypte), 2 avril.—Le prince de Galles est arrivé hier en cette ville, et s'est immédiatement rendu à bord du "Serapis." Ce vapeur fera voile lundi pour Malte.

Paris, 3.—Le comité nommé dans le but d'envoyer une députation d'ouvriers français à l'exposition du Centenaire, a publié une adresse aux Etats-Unis, expliquant l'objet de la visite de cette délegation. Il déclare sans fondement l'appréhension des artisans américains qui craignent que les Français n'introduisent des gages moins élevés et autres charges préjudiciables. La majorité des délégués occupent en France de bonnes positions sociales. Ils ne désirent que comparer les produits industriels des deux pays et assister à l'anniversaire de la fondation de la république-sœur. Ils espèrent établir par là la confraternité des classes ouvrières des deux nations.

Liverpool, 4 avril.—Le *Post* dit qu'hier, à la suite de la grève des ouvriers employés au déchargement des navires, le travail a été entièrement suspendu sur les quais des lignes Allan, Inman, White Star, National, Dominion, Richardson, Spence et Cie., et sur des lignes de la Méditerranée et de l'Amérique du Sud.

Ville du Lac-Salé, 5.—Il y a eu une explosion terrible aux poudrières de "Arsenal Hill." Les dommages sont de \$50,000 et six personnes ont été tuées. Cet accident est dû à l'imprudence de ceux qui travaillaient dans l'intérieur des bâtisses.

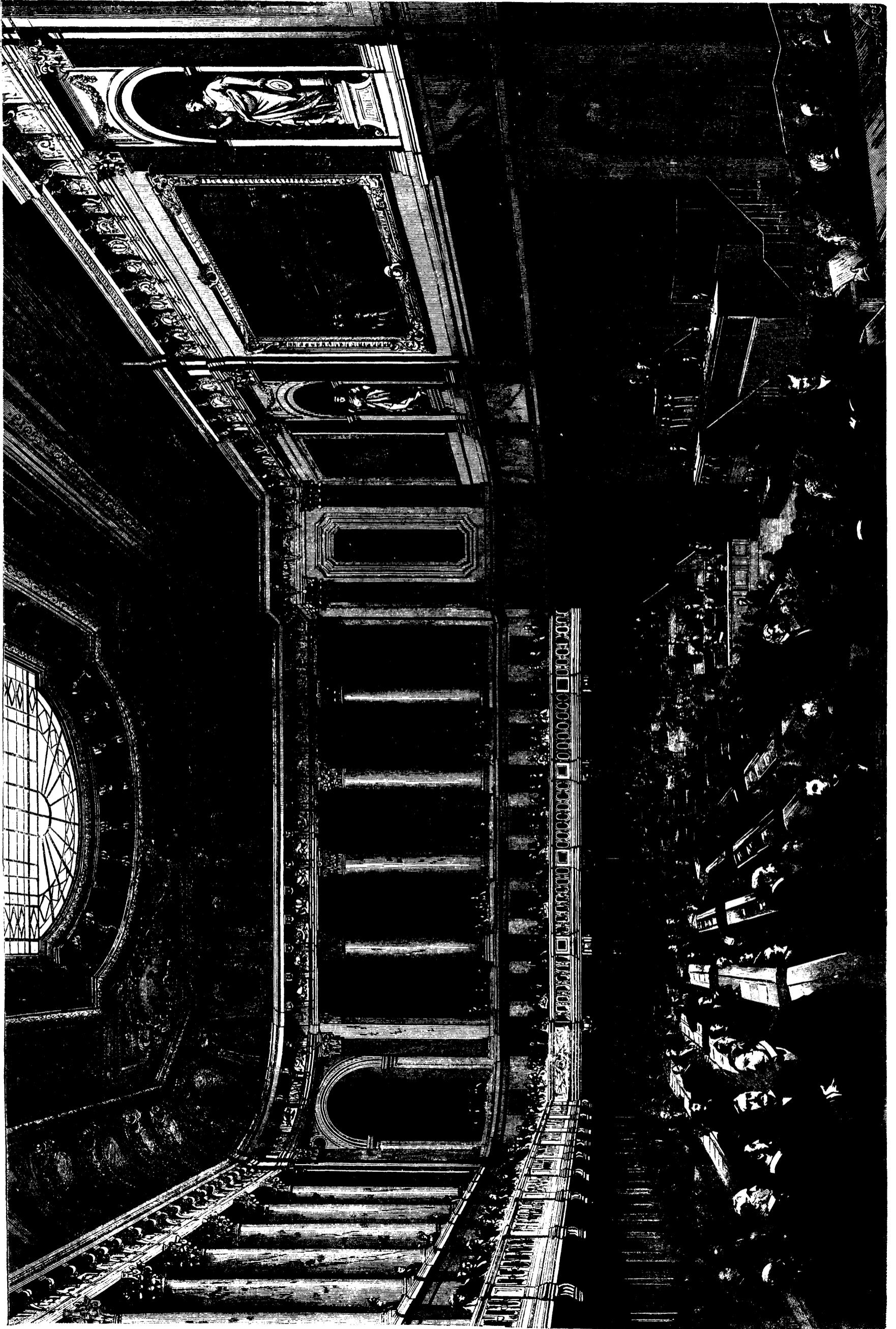
Ottawa, 7.—Le comité nommé pour s'enquérir des circonstances de la dernière élection fédérale de Charlevoix, s'est assemblé aujourd'hui pour dresser son rapport.

Les conclusions de ce rapport exonèrent M. Cauchon. MM. Baby et Blanchet ont voté contre ; et MM. Langlois, Laflamme, McDougall, Aylmer, Taschereau ont voté pour. MM. Laurier et Palmer étaient absents.

Londres, 7.—A la Cour criminelle aujourd'hui, le capitaine Ferdinand Kahen, du *Francia* qui a abordé et coulé à fonds le *Strathclyde*, a été trouvé coupable d'homicide, *manslaughter*. La sentence a été remise pour attendre la décision de la Cour d'Appel sur une question de juridiction.

**Fabrication du papier.**—D'après des statistiques compilées récemment en France, voici des chiffres qui donnent une idée de l'immensité de cette industrie dans le monde civilisé :

Nombre de fabriques dans le monde entier, 3,950 ; capital employé, \$315,000,000 ; vêtements de laine usés qui entrent dans la fabrication, lbs. 1,200,000,000 ; chiffons de coton, lbs. 800,000,000 ; lin et chanvre, lbs. 600,000,000 ; sparte, jute, paille, bois, &c., quantité inconnue ; produits chimiques, lbs. 750,000,000 ; charbon de terre, lbs. 4,500,000,000 ; dépenses totales par année, \$170,000,000 ; production de papier, lbs. 1,800,000,000 ; représentant une valeur de \$189,000,000.



LA NOUVELLE CHAMBRE DES DÉPUTÉS AU PALAIS DE VERSAILLES

## LE BRANDON DE DISCORDE OU LE MASSACRE DE LACHINE

### CHAPITRE XIII

LA CATASTROPHE.—DERNIÈRE RENCONTRE DE DEUX ENNEMIS.

L'outrage fait aux envoyés iroquois par le Rat, outrage que celui-ci sut mettre au compte du marquis de Denonville, produisit l'effet d'un levain empoisonné dans le cœur de ces sauvages. Ils se rappelaient aussi que les envoyés qui avaient précédé ceux que Kandiarak venait d'arrêter avaient été injustement faits prisonniers et déportés en France, comme on l'a vu au commencement de cette histoire. Il est vrai qu'immédiatement après leur arrivée en France, ces chefs avaient été libérés par ordre du roi Louis et renvoyés en Canada. Mais les Iroquois ne pardonnaient jamais les insultes faites à leurs chefs et, dans leurs chefs, à toute la nation ; ce souvenir les agitaient avec une violence que rien ne pouvait modérer.

Mais, durant l'hiver de 1688 et le printemps de 1689, un calme trompeur régnait dans toute la province, et les Iroquois implacables semblaient avoir enterré leurs haches de guerre. Les colons accueillirent ces indices de paix comme le malade bénit le sommeil après une fièvre violente. Mais bien des craintes existaient encore au milieu de cette sécurité apparente, et les yeux exercés, habitués à la cruelle diplomatie des sauvages, entrevoient dans la forêt, au sud du St. Laurent, les indices d'une trame qui devait bientôt ravir aux colons leurs vies et leurs fortunes.

Le marquis avait été averti par des hommes auxquels l'expérience avait fait connaître la nature sauvage, que les Iroquois se préparaient à faire une descente dans la province pour y porter le massacre et la désolation. Mais il ne voulut pas prêter l'oreille à ces avertissements. Rien n'indiquait un mouvement prochain des sauvages ; et il ne voulait pas sonner l'alarme sur de simples rumeurs d'un danger éloigné. Toutefois, ce calme était de mauvais augure, et la tranquillité des Iroquois tout-à-fait inexplicable. Le gouverneur s'adressa aux RR. PP. Jésuites pour avoir des renseignements. Les missionnaires, trompés par les apparences pacifiques des Iroquois et le mystère dont ils savaient envelopper leurs sinistres projets, exprimèrent l'opinion que l'on accusait faussement les sauvages ou, du moins, que l'on exagérait beaucoup des rumeurs sans importance. Ainsi trompée par cette fausse sécurité, la colonie s'offrait sans défense au couteau de ses ennemis les plus implacables.

Dans la nuit du 5 août, au milieu d'un orage de pluie et de grêle, quatorze cents guerriers iroquois traversaient le lac St. Louis. Ils débarquèrent inaperçus à Lachine, pointe ouest de l'île de Montréal. Favorisés par les éléments et les ténèbres, ils se dirigèrent rapidement et sans bruit vers les points qui leur avaient été désignés d'avance, et avant le lever du soleil, ils avaient entouré, par pelotons, chaque maison dans un rayon de plusieurs lieues.

A un signal de leur chef, les Iroquois commencèrent leur œuvre de sang. Pénétrant par les portes et les fenêtres, les sauvages arrachaient les habitants de leurs lits, massacrant, sans distinction, jeunes et vieux, hommes, femmes et enfants. Quand le tomahawk ne suffisait pas, on employait la torche, et les habitants, sortant de leurs maisons en flammes, étaient massacrés sur le seuil. La fureur des Iroquois était diabolique. Non contents de massacrer sans distinction, ils ajoutaient la torture morale aux souffrances physiques, en forçant des pères et des mères à jeter leurs enfants dans les flammes. Jusqu'à une petite lieue de Montréal, ce n'était partout que flammes et ruisseaux de sang. Tout cérait au tomahawk ou à la torche. Deux cents personnes furent brûlées vivantes. Plusieurs furent mises à mort après avoir subi toutes les tortures que peut inspirer la cruauté la plus raffinée ; plusieurs autres furent réservées pour périr sur le bûcher, dans le pays des Iroquois.

Au plus fort du massacre, une bande de sauvages se trouva arrêtée par une maison de pierre située sur les bords du St. Laurent.

Enfin, un sauvage qui dépassait des épaules et de la tête tous ses compagnons, arriva près de la maison, dont il s'agit. D'un coup d'œil, il s'aperçut que le feu bien nourri des assiégés faisait de nombreuses victimes parmi les sauvages qui commençaient à se décourager. Le nouveau-venu s'approcha de la maison, se mettant ainsi hors de la portée des balles, et grimpa sur les épaules d'un compagnon, jusqu'aux gouttières ; là, il appliqua sous le toit une torche enflammée. Dans quelques instants, le toit fut tout en feu et tomba à l'intérieur avec un horrible craquement. Ce nouveau mode d'attaque avait réussi, car la décharge de mousqueterie cessa immédiatement, et les cris des assiégés venaient prouver aux sauvages que la mort, sous son aspect le plus terrible, achevait ceux que le tomahawk n'avait pu atteindre.

Peu à peu les cris s'affaiblirent, et le dernier venait de se faire entendre, lorsqu'un jeune homme, presque suffoqué par la fumée et portant une femme dans ses bras, s'élança, dans les ténèbres, au milieu des ennemis.

Le guerrier qui avait mis le feu à la maison leva son tomahawk, mais ne frappa pas. Un instant après, une demi-douzaine de sauvages arrachaient la femme des bras du jeune homme, qui portait l'uniforme d'officier supérieur. Pour cette raison, il fut arrêté et réservé pour la torture.

Un sauvage, plus grand que les autres, s'était emparé de la jeune femme et, la saisissant par ses cheveux épars, tirait déjà son couteau pour la scalper, lorsque l'œil rapide du guerrier qui avait mis le feu à la maison aperçut un collier blanc au coup de la victime. D'un bond il fut près du sauvage, arrêta son bras, et fixant la jeune fille qui se débattait, il prononça le nom d'Isanta : "J'étais sa sœur, dit-elle d'une voix mourante, puis elle s'évanouit."

— Arrière ! cette jeune fille m'appartient ! dit-il au guerrier qui tenait toujours sa victime par les cheveux.

— Elle est à moi ! répondit le sauvage.

— Je suis Kandiarak, reprit le guerrier. Laisse aller cette jeune fille."

Le sauvage n'osa pas désobéir, et laissant la jeune fille qui n'était autre que Julie du Châtelet, il alla se mêler à ses compagnons.

Soulevant la jeune fille comme il aurait fait d'une plume, Kandiarak se tournant vers un groupe de sauvages qui, bien qu'avidés de sang, s'étaient arrêtés comme stupéfaits, Kandiarak leur dit : "Amenez ici le compagnon de cette jeune fille."

On l'amena. Kandiarak reconnut de Belmont.

Arrivé au bord, Kandiarak se baissant ramassa une torche qui fumait encore et, ranimant la flamme, il brandit cette torche trois fois autour de sa tête. Au bout de quelques instants, un canot qui se trouvait à quelque distance se dirigea rapidement vers l'endroit où se tenait le Huron, et celui qui le montait s'élança rapidement sur la grève.

"Frère des Hurons, dit Kandiarak—car ce n'était autre que notre vieille connaissance, Tambour—je viens de sauver deux de nos amis qu'il faut maintenant aider à s'enfuir."

Tambour reconut tout de suite le compagnon de Kandiarak, et lui serra chaleureusement la main. Mais ce n'était pas le moment des longs discours et, faisant signe à Belmont de le suivre, Tambour aida Kandiarak à placer Julie dans le canot. Dans moins de cinq minutes, la petite embarcation, poussée par les bras vigoureux de Tambour et du chef huron, était hors de vue de la rive.

Après s'être reposés quelques minutes pour faire revenir la jeune fille de son évanouissement et pour délibérer sur ce qu'ils avaient à faire, Kandiarak et son compagnon allaient se mettre à ramer et remonter la rivière pour se rendre chez les Hurons, quand l'oreille exercée du sauvage entendit au loin le bruit d'une rame. Passant la sienne à Tambour, le Huron alla se mettre à l'arrière du canot et écouta attentivement dans la direction d'où venait le bruit. Tout-à-coup, baissant la voix, il dit à Tambour : "Passe-moi un pistolet."

Tambour obéit, et le Huron, en attendant que le canot, qui arrivait presque en ligne avec la poupe du sien, fût à une distance d'environ douze verges, il tira dans la direction de l'esquif.

La flamme éclaira un instant l'embarcation, et l'œil exercé du chef huron reconnut ceux qui le montaient.

"C'est un canot des Abénaquis, s'écria-t-il. Je vois le Serpent. Maintenant, vengeance !"

Le Huron écouta un instant et s'aperçut que le canot abénaquis descendait le fleuve. Il donna ordre à Tambour de virer de bord pour se mettre à la poursuite.

Pendant ce temps, Julie du Châtelet avait repris connaissance et, d'une voix faible, elle demanda où elle était et où on la menait.

Kandiarak donna ordre à Belmont de faire coucher la jeune fille dans le fond du canot et de la couvrir de deux peaux de buffle. Le jeune homme obéit.

"Et maintenant, jeune guerrier, tu vas rester à l'avant du canot, les yeux fixés sur le canot abénaquis, tandis que mon frère et moi nous serons aux rames, dit le chef huron. Si nous arrivons le long de leur canot, mon frère et moi nous l'aborderons, nous tuerons le Serpent, et le reste à notre bonne chance ; tu resteras dans le canot avec la jeune fille et, quoiqu'il advienne, tu pourras la mener en lieu de sûreté."

— Je resterai avec vous jusqu'à la fin, dit de Belmont. Je déteste le Serpent autant que vous le haïssez. Le lâche ! il était dans la maison de pierre avec nous, et deux heures avant l'incendie, il a fui par la porte de derrière, chargé de butin. Il est pis qu'un Iroquois.

— Tu le connais enfin ! observa sèchement Kandiarak. Pendant ce temps, le canot, poussé par les bras vigoureux du Huron et de Tambour, franchissait rapidement l'espace ; de temps en temps, Belmont, de son poste, annonçait que le canot abénaquis était toujours en vue.

Après avoir ramé péniblement pendant deux heures, le Huron qui, se fiant dans la légèreté de son canot, avait pensé pouvoir rejoindre le canot plus lourdement chargé des Abénaquis, résolut de se borner à le tenir en vue jusqu'au point du jour, ne pouvant l'aborder.

Enfin, l'aurore parut et l'on put distinguer d'abord la poupe, puis tout le canot des ennemis. Cinq Abénaquis le montaient.

A un signal du Huron, de Belmont quitta son poste d'observation et, prenant la rame de Tambour, il se mit à ramer de pair avec le Huron infatigable.

Tambour se rendit à l'avant, et levant sa carabine au moment où le canot s'élevait sur une vague, il tira. Un cri se fit entendre, et quand la fraîche brise du matin eut dissipé la fumée, il y avait un homme de moins à bord du canot ennemi.

Kandiarak regarda Tambour et, avec un sourire de satisfaction : "Bien touché, frère des Hurons !"

Tambour chargea le fusil et prit la rame du

Huron. Le chef se porta à l'avant et appuyant son fusil sur le bord du canot, il visa le sauvage qui ramait à l'arrière. Un cri aigu retentit et, un instant après, l'Abénaquis atteint tomba à l'eau.

Après avoir chargé le fusil, le Huron prit la rame de Belmont, et le chef et Tambour redoublant d'énergie, eurent bientôt la satisfaction de s'apercevoir qu'ils gagnaient sur leurs ennemis.

Le Serpent, voyant que le canot huron s'approchait, fit virer le sien et rama vers la rive sud, avec l'intention de gagner la forêt s'il pouvait arriver à terre. Mais le Huron, qui devina son projet, fit un effort surhumain et se trouva bientôt entre le canot ennemi et la rive. Le Serpent, voyant que la retraite lui était coupée, prit une résolution désespérée. Mettant l'avant de son canot en ligne avec le courant, il se dirigea vers le rapide de Lachine, avec l'intention de gagner la cité de Montréal où il savait que son ennemi ne le suivrait pas.

Le Huron comprit immédiatement le dessein du Serpent ; il fit asseoir Tambour à l'avant du canot et de Belmont au milieu. Quant à Julie, il la supplia, si elle tenait encore à la vie, de ne pas faire un seul mouvement. Prenant la rame, Kandiarak dirigea le canot vers le rapide. Terrible tentative ! Mais l'image de ses parents massacrés de sang-froid et traîtreusement par le Serpent lui-même, et le souvenir d'Isanta lui donnèrent une ardeur qui lui faisait braver la mort et oublier toute prudence. Tambour partageait la haine du Huron pour le meurtrier d'Isanta, et, dans son ardeur de vengeance, ne redoutait aucun péril.

Sous la main de fer de Kandiarak, le canot franchit les ondes bouillonnantes avec la rapidité de l'oiseau.

Au pied du rapide, le Huron accosta le canot ennemi et l'aborda le tomahawk à la main. Le Serpent lança son tomahawk à la tête du Huron. Il manqua son coup, et poussant un cri de rage, il mit son couteau entre ses dents, se jeta à l'eau et nagea vers la rive qui n'était qu'à un quart de mille. Kandiarak, après avoir jeté son tomahawk à la tête du sauvage qui se trouvait près de lui, prit aussi son couteau entre ses dents et plougea à la poursuite du Serpent. Ce dernier, regardant en arrière, vit que Tambour et de Belmont avaient abordé son canot et fait prisonnier les deux autres Abénaquis. Mais le Huron avait atteint le Serpent qui se retourna.

"Chien et lâche, enfin je te tiens !" hurla le Huron en approchant de son mortel ennemi. Ils plongèrent tous les deux, chacun ayant saisi son ennemi de la main gauche et brandissant son couteau de la main droite.

Tambour et de Belmont ramèrent vers l'endroit où les chefs avaient disparu et qu'ils discernaient au bouillonnement des eaux. L'anxiété était peinte sur leurs visages ; ils supposaient que les deux chefs avaient péri. Mais il n'en était pas ainsi. Un des chefs reparut brandissant son couteau de la main droite. C'était Kandiarak. La seule blessure qu'il eût reçue dans cette horrible lutte était une horrible égratignure à la main droite.

"Ah ! ah ! s'écria le chef victorieux en s'asseyant dans le canot, j'avais dit à mon ennemi lorsque je le frappai de mon tomahawk, après avoir subi l'épreuve terrible, que c'était mon second coup à l'adresse du Serpent—que la prochaine fois je lui donnerais le coup de mort. Je disais la vérité ; j'ai tenu ma promesse—je suis satisfait !"

Deux heures après cette lutte horrible, Kandiarak et Tambour étaient en route pour Michilimakinac, et le lieutenant de Belmont avec sa fiancée, Julie du Châtelet, étaient sains et saufs dans la maison de M. de Caillères, à Montréal.

Quinze ans s'étaient écoulés et la confédération iroquoise s'était soumise, grâce à la vigoureuse administration de M. de Frontenac.

Il était tard dans la soirée du 5 août, anniversaire du "massacre", nom sous lequel la terrible catastrophe de Lachine est désignée dans les annales de la colonie, lorsque deux hommes portant le costume des Hurons entrèrent chez M. le colonel de Belmont, à Montréal.

Le colonel et sa femme, Julie de Belmont, les reconnurent aussitôt et les reçurent avec les marques de la plus vive amitié. Ces deux hommes, encore dans la force de l'âge, étaient Kandiarak et Tambour.

"Nous sommes venus, dit le chef huron, pour voir votre petite fille qui s'appelle Isanta."

— Je lui souhaite la bonté et la beauté de son homonyme, dit Tambour d'un ton grave, mais rien de plus."

Julie de Belmont se retira quelques instants et revint, conduisant par la main une jolie petite fille de quatre ans, aux yeux noirs et aux joues vermeilles.

Tambour prit dans sa ceinture un collier de perles qu'il passa à son compagnon. En le voyant, Julie poussa un cri de joie.

"Ce collier appartenait à ma sœur Isanta, et il m'a sauvé la vie."

— Il vous a sauvé à Lachine, dit le chef huron ; ce fut la seule récompense que j'acceptai pour vous avoir sauvés, vous et votre mari. Mon frère blanc l'a eu depuis. Mais nous sommes venus pour le donner à votre fille qui porte le nom de ma sœur."

A ces mots, le chef passa le collier au cou de l'enfant, la prit dans ses bras et l'embrassa ; Tambour en fit autant.

Un instant après, les deux hommes avaient disparu. De Belmont, tout surpris, les suivit pour les ramener et leur offrir l'hospitalité. Mais il ne voulurent pas y consentir. Se dirigeant

en toute hâte vers la rivière, ils sautèrent dans un canot ; et au bout de quelques instants, Kandiarak, le Rat, le "Machiavel de la forêt," et Tambour étaient hors de vue. Mais les colons gardèrent toujours leur souvenir.

FIN

## CULTURE DE LA BETTERAVE

ET SES AVANTAGES COMME PLANTE INDUSTRIELLE.

La betterave, cultivée comme plante saccharifère (produisant du sucre), a fait faire, dans nos départements du nord de la France et en Belgique, un pas énorme à l'agriculture ; c'est un des meilleurs moyens de fixer un bon assolement sur les terrains médiocres ou appauvris par des cultures épuisantes telles que les céréales ; elle permet aux petits comme aux grands agriculteurs de faire des frais d'engrais que ne pourrait compenser aucune autre culture.

La terre s'améliore promptement par les années suivantes, le sol est bénéficié et devient propre à recevoir ensuite toute autre culture avec beaucoup plus de chance de réussite ; en outre, par la culture de la betterave pour une fabrique d'alcool (ou distillerie), ou pour une sucrerie, le cultivateur engrange plus d'une moisson que le sucre a payée.

De plus, cette culture a jeté, dans les campagnes, une foule d'hommes instruits qui ont appliqué leurs lumières et leur intelligence au développement des nouvelles méthodes profitables, des instruments plus perfectionnés ont été sagement introduits, sans avoir fait abandonner ceux qu'une longue expérience avait sanctionnés ; il y a eu progrès rapides et saluaires.

Il n'y a pas de doute qu'en Canada, où le terrain est généralement fertile et riche en matières saccharines, ainsi que le prouvent les expériences analytiques qui ont été faites sur des betteraves cultivées au pays, que cette nouvelle industrie agricole produira des résultats sinon merveilleux, au moins aussi satisfaisants que dans les autres pays, parce que je suis convaincu que le plus grand nombre des agriculteurs, qui en comprennent l'utilité, ne manqueront pas de faire tous leurs efforts pour répondre aux sacrifices du gouvernement.

Néanmoins, il est du devoir de tous les agronomes expérimentés et de tous les hommes de sciences, d'éclairer dès le début les cultivateurs canadiens qui, en général, ne sont pas encore tous habitués à cultiver la betterave à sucre.

DE SON ORIGINE.—La betterave paraît originaire du midi de l'Europe, des côtes de l'Espagne et du Portugal. Cette plante-racine fut d'abord peu appréciée par les agriculteurs ; mais on a bientôt songé à ses propriétés saccharines, indiquées par Margraff en 1747. On fit alors de nouvelles recherches sur ses propriétés nutritives, sur sa culture, et elle prit enfin dans les champs le rang qui lui appartient.

Considérée comme racine alimentaire, elle ne le cède en rien aux autres espèces.

OBSERVATION.—Sous le rapport de sa culture, elle offre plusieurs avantages. Elle convient à un plus grand nombre de terrains, les soins qu'elle réclame sont simples, et ses produits abondants et moins exposés aux influences nuisibles, et d'une conservation plus facile.

Comme plante industrielle, la betterave a acquis une grande importance.

Dans les pays où sont établies des fabriques de sucre, les récoltes de betteraves sont recherchées et payées au comptant. Dans une culture éloignée des raffineries, elle offre un supplément de nourriture fraîche, substantielle et agréable à tous les animaux domestiques.

DE SA CULTURE.—Sa culture réussit dans presque toutes les terres, pourvu qu'elles ne soient pas trop acides, qu'elles soient bien ameublées par plusieurs labours profonds et fortement fumées. Elle préfère les terrains un peu argileux et frais ; dans les terrains sablonneux, elle est plus riche en sucre.

Un labour d'automne et deux de printemps sont indispensables ; lorsqu'on enterre une partie de l'engrais au premier labour d'automne, la récolte est meilleure. Le deuxième labour se fait sans engrais. Le troisième labour consiste à terminer l'ameublissement et la préparation du sol de la manière suivante :

1o. Aussitôt que le deuxième labour commence à se ressuyer (dessécher) un peu, on passe une forte herse en travers d'abord, puis en long, afin de dresser convenablement et ameubler la surface ;

2o. On forme des petits billons de deux raies adossées l'une contre l'autre, en commençant par la droite de la pièce de terre ; on repand de suite après le reste d'engrais dans les raies entre les billons, et on l'enterre au fur et à mesure en refendant les billons ;

3o. Enfin, on passe le rouleau sur les billons pour écraser les mottes, conserver la fraîcheur de la terre en tassant l'engrais, et faciliter la plantation, qui réussit parfaitement dans ces conditions. La distance à mettre entre chaque plante sur les billons est de 1½ pied si l'on veut avoir de belles racines.

Par ce procédé, je suppose qu'on a fait un semis sur couche et sous châssis au mois de mars ou au commencement d'avril, afin d'avoir de beaux plants à repiquer au mois de mai ; je ne conseillerais de semer sur place dans la province qu'autant qu'on aura une terre très-propre, bien grasse, légère et exposée au levant, car autrement la graine de betteraves mettrait trop de temps à lever avant les mauvaises herbes, les premiers soins d'entretien plus diffi-

ciles, par conséquent la récolte serait compromise. L'éclaircissement se trouverait à exécuter pendant les plus fortes chaleurs, au moment où la plante a besoin de toute sa force de végétation pour résister et grossir.

Il y a un grand nombre de variétés de betteraves; la blanche de Silésie à collet rose est celle qui presque partout est spécialement cultivée pour les besoins des sucreries.

En semant sur couche, il ne faut pas plus de 2 livres de graine pour planter un arpent, et le double pour semer en place sur les billons.

Pendant la durée de la végétation de la betterave, il faut entretenir la terre très-propre et toujours bien meublée; dans les bons terrains, avec une culture perfectionnée, on peut obtenir de 30 à 40 mille livres à l'arpent et même beaucoup au-dessus de ce chiffre.

La récolte demande beaucoup d'attention pour ne pas les meurtrir; il ne faut jamais les effeuiller ni enlever les feuilles de sur le terrain, afin de conserver d'abord la force de végétation de la racine et la fraîcheur du sol, et ensuite pour conserver au sol toute sa fertilité.

La pulpe ou résidu de la betterave dont on a extrait le sucre ou l'alcool possède encore à peu près la même valeur nutritive; les cultivateurs ont un grand avantage à la racheter des fabriques pour engraisser leurs animaux et entretenir des vaches laitières, qui la mangent avec avidité, ainsi que les moutons, les porcs et les volailles.

Une industrie de raffinerie, introduite dans la province de Québec, est un des plus grands pas que l'agriculture canadienne puisse faire vers le progrès; c'est pourquoi, dans l'intérêt du pays, je forme les vœux les plus sincères pour son établissement et sa parfaite réussite.

H. AUDRAIN.

Culture de la Betterave.—Influence des divers éléments des engrais sur le développement de la betterave et sur sa richesse saccharine. Note de M. H. JOULIE.—Conclusions: 1o L'acide phosphorique augmente dans les engrais.

Il exerce une heureuse influence sur la richesse saccharine, la quantité de ce corps nécessaire pour obtenir une bonne récolte ne dépasse pas 35 à 40 kilogrammes à l'hectare.—2o. La potasse augmente aussi dans les betteraves lorsque les engrais employés en contiennent, mais sans profit pour la richesse saccharine, et en rendant, au contraire, les betteraves plus salines et par conséquent de moins bonne qualité.

La dose minimum nécessaire pour une bonne récolte de betteraves est de 60 à 80 kilogrammes.—3o. La soude peut remplacer la potasse pour la betterave, dans une assez large mesure, lorsqu'elle lui est fournie à l'état de nitrate.

Cette substitution, qui peut aller jusqu'à 50 pour 100 des alcalis contenus, est favorable au rendement en poids, sans nuire à la qualité. Elle amène, au contraire, une réduction notable de la somme des alcalis contenus dans la betterave, qui devient, par conséquent, moins saline.—4o. L'azote assimilable exerce une action très-favorable au rendement en poids, sans nuire à la qualité, lorsqu'il est donné à doses modérées, 60 à 70 kilogrammes à l'hectare.

Au-delà de ces doses, il peut nuire à la qualité et même au rendement en poids.—5o. L'azote nitrique est préférable à l'azote ammoniacal, qui, lui-même, l'emporte de beaucoup sur l'azote organique en ce qui concerne la betterave.

Il en résulte nécessairement que l'engrais qui convient surtout à la betterave, et qui réalise les meilleures conditions, tant pour le rendement à l'hectare que pour la qualité, est l'engrais B complet:

Table listing fertilizer components: Azote nitrique (65kg), Acide phosphorique (50kg), Potasse à l'état de nitrate (80), Soude à l'état de nitrate (90), Chaux à l'état de sulfate ou phosphate (148).

Dans la Revue Annuelle de Behun et Wagner, on trouve la superficie et la population du Globe:

L'Europe a 2,700,000 milles carrés et sa population est de 303,000,000. L'Asie 13,000,000 avec une population de 799,000,000. L'Afrique, 8,700,000, population, 206,000,000. L'Amérique 12,000,000, population, 84,000,000. L'Australie et la Polynésie 2,500,000, population, 4,500,000. Le Globe a donc 38,900,000 milles carrés et une population de 1,396,000,000.

Les annonces de naissances, mariages ou décès sont publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

NAISSANCE

A Locks' Mills, Maine, le 17 ult., l'épouse de M. Alfred Ducharme, agent pour le Grand-Tronc, un fils.

DÉCÈS

A St. Polycarpe, le 1er avril courant, à l'âge de 25 ans et 9 mois, Virginie Ethier, épouse de M. Flavien Cholet, respectable cultivateur de l'endroit.

Femme au cœur noble et généreux, qui faisait le bonheur de son mari qu'elle affectionnait, elle est partie de ce monde à l'âge où tout semblait lui sourire. Elle emporte, pour première récompense à ses nombreuses qualités, les regrets profonds de tous ceux qui ont eu le bonheur de la connaître. Que son époux désolé et la famille en deuil acceptent, en ces tristes jours d'épreuves amères pour eux, les sympathies et les condoléances de leurs nombreux amis.

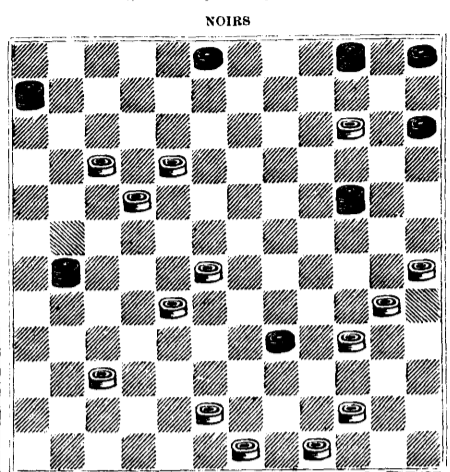
LE JEU DE DAMES

Les personnes qui auraient des problèmes à nous envoyer pour être publiés, pourront les adresser à M. J. A. Rodier, No. 14, rue Allard, Montréal.

Les solutions doivent être également envoyées à la même adresse.

PROBLÈME No. 22

Par Georges Landry, Village Lauzon, Lévis.



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du Problème No. 18

Table showing game solutions for Blancs and Noirs. Blancs pieces: 43 to 55. Noirs pieces: 30 to 44. Blancs win with 55\*.

Solution du Problème No. 19

Table showing game solutions for Blancs and Noirs. Blancs pieces: 66 to 75. Noirs pieces: 65 to 74. Blancs win with 75\*.

Solution juste du Problème No. 17

Montréal:—L. H. Charbonneau.

Solution juste du Problème No. 18

St. Eustache:—Alfred Limoges. Il ne faut pas oublier que les chiffres accompagnés d'un astérisque (\*) désignent une Dame.

Prix du Marché de Détail à Montréal.

Large table listing market prices for various goods: Farine (2.80-2.90), Blé (0.00-0.80), Patates (0.40-0.50), Bœuf (0.05-0.10), etc.

Marché aux Bestiaux

Table listing prices for livestock: Bœuf (5.00-5.50), Vaches (20.00-35.00), Moutons (7.00-9.00), etc.

COMPAGNIE D'ASSURANCE "LA ROYALE CANADIENNE."

Capital, - - - - - \$6,000,000
Actif Disponible - - - - - pres de - \$1,200,000



OFFICIERS:
Président: J. F. SINCENNES.
Gérant Général: ALFRED PERRY.
Assist.-Gérant: DAVID L. KIRBY.

Table titled 'ACTIF EN OR' listing assets: Bonset autres valeurs et espèces des Etats-Unis, Bons du Havre de Montréal, Stocks de Banques, etc.

Toutes Réclamations pendantes pour Portes, Billets payables, et divers Comptes dûs par la Compagnie \$149,291 59

Assure tous les Risques d'Incendie, ainsi que les Bâtiments voyageant dans les eaux intérieures et leurs Cargaisons, et les Frêts et Cargaisons des Navires à vapeur et à voile Océaniques de première classe.

BUREAU PRINCIPAL: 160 RUE ST. JACQUES, MONTREAL 7-1-45

La Santé est une Bénédiction Couronnée de la Vie.



Remedes Modeles Anglais DE WINGATE.

Ces précieux remèdes qui ont subi toutes les épreuves, sont les meilleurs que l'expérience et des recherches soignées ont produits pour la guérison des différentes maladies pour lesquelles ils sont spécialement désignés.

Epurateur du Sang, de Wingate.—Le remède le plus efficace connu, pour la guérison de Scrofule, Erysipèle, Feu Volage, Maladies de la Peau, et toutes les Impuretés du Sang, Maladies Chroniques, et Désordres du Foie.

Preservatif de Wingate pour Enfants.—Le plus sûr et le meilleur remède pour la Dentition des Enfants, Diarrhée, Dysenterie, Coliques, et toutes les différentes maladies de l'Enfance.

Pilules Cathartiques de Wingate.—Pour toutes les maladies de l'Estomac, du Foie et des Intestins. Elles sont douces, certaines et promptes dans leur opération.

Pilules Nervo-Toniques de Wingate.—Employées avec un succès remarquable pour la Névralgie, Epilepsie, Choléra, Paralysie, Adoucissement du Cerveau, Perte de Mémoire, Dérangements Mental, Faiblesse, et toutes les affections nerveuses.

Tablettes Dyspeptiques de Wingate.—Pour la guérison de la Dyspepsie, Indigestion, Flatuosité, Irritabilité de l'Estomac, Perte d'Appétit, et Débilité des Organes Digestifs.

Trochiscques Pulmoniques de Wingate.—Un excellent remède pour la Toux, Rhumes, Enrouement, Bronchites, Asthme, et les irritations de la Gorge et des Poumons.

Pastilles de Wingate contre les Vers.—Un remède sûr, plaisant et efficace pour les Vers, administrés doucement, elles n'injurient pas l'enfant le plus délicat.

Soulage-Douleur de Stanton.—La meilleure Médecine de Famille pour l'usage interne et externe. Il guérit les Crampes et les Douleurs dans l'Estomac, le Dos, les Côtes, et les membres.

Renovateur des Montagnes Vertes, de Smith.—Nous avons seuls le contrôle dans la Puisse du Canada, pour la vente de ce remède bien connu, lequel, comme Correcteur du Foie, et spécifique pour les désordres bilieux, et les maladies du Foie, est sans égal.

LA COMPAGNIE DE PRODUITS CHIMIQUES DE WINGATE, (LIMITEE.) MONTREAL 7-8-52-15

GLACE! GLACE!! GLACE!!! POUR LA SAISON DE 1876.

D. MORRICE & CIE. Reçoivent maintenant des commandes pour l'approvisionnement d'été, et espèrent qu'ils seront favorisés d'un patronage aussi libéral que durant les dix dernières années.

A LOUER.

DEUX BUREAUX au premier étage de la bâtisse faisant l'angle des rues Bleury et Craig. Aussi UN ETAGE ENTIER de la même bâtisse, convenable pour des bureaux ou une manufacture.

\$225. PIANOS POUR \$225.

Neufs—pleinement garantis, 7 Octaves,—toutes les améliorations modernes,—le son est plein, riche et pathétique.—Combinaison exquise, produisant un magnifique effet d'orchestre.

Contellerie

FOURCHETTES ET CUIILLERES, HUILLIERS, plaqués à prix réduits. Aussi venant d'être reçus: CAGES D'OISEAUX, CAFETIERS FRANCAISES à alambique et PLUMEAUX FRANCAISES, chez L. J. A. SURVEYER, 524, Rue Craig, Montréal.

Corniches

ROULEAUX ET ANEAUX, aussi BARRES D'ESCALIERS, la plus grande variété dans les derniers goûts, chez L. J. A. SURVEYER, 524, Rue Craig, Montréal.

LE RANGE

ou Fourneau à cuisine le plus amélioré est Le "NEW ENGLAND" Ses qualités sont trop nombreuses pour être énumérées, mais on peut facilement se convaincre en en faisant l'inspection.

MEILLEUR & Cie., 652, RUE CRAIG, Près de la Rue Bleury.

MACHINE A LAYER DE BUNNELL, TORDEUSE ET REPASSEUSES. Machine à peler les pommes, à trancher le pain, les légumes, les viandes, &c. 7-1-16

Lithographie Typographie Cravure

IMPRESSIONS de toute sorte, depuis la TETE DE COMPTÉ la plus unie, jusqu'à la PANCARTE la plus élégante.

L'OPINION PUBLIQUE MONTREAL.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée au Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DEBARATS.